

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

40

QUATRIÈME ANNÉE

AVRIL 1957

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie, Union Française . .	<b>2 500 F</b>	<b>1 300 F</b>
Etranger . . . . .	<b>3 000 F</b>	<b>1 500 F</b>

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

*Abonnement d'Honneur* : 10.000 francs, donnant droit  
à la dédicace des textes par les auteurs.

---

**Abonnements - Correspondances - Envois de textes**

« ARCADIE »

**162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13<sup>e</sup>**

**Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02  
au nom de « ARCADIE »**

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité  
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.  
50 francs pour tout changement d'adresse.*

---

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 809. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefährten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

*Renseignements à « Arcadie » . . . . .*

---

Copyright « Arcadie 1957 »

— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1957 N° 311 - Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATRIÈME ANNÉE

AVRIL 1957

---

## S O M M A I R E

Le Combat d' <i>Arcadie</i> .....	4
Peter Wildeblood, par MARC DANIEL .....	5
Confusion, par ANDRÉ BAUDRY .....	12
A la recherche des facteurs sexualisants, par SERGE TALBOT .....	15
David, poème d'ABEL LEGER .....	24
Hommes du Grand Siècle, par MARC DANIEL .....	25
Jean-tout-Fou, par DENIS BRUN .....	33
Travestissements et sexualité, par LUCIEN FARRE ..	41
Suzy et Gildas, par YVES CERNY .....	50
Alexis ou le traité du vain combat, de MARGUERITE YOURCENAR .....	58
Ces Princes, de CATHERINE GUERARD .....	59
La mise à mort, de JACQUES ROBICHON .....	60
Les malheurs de Sapho, par ANDRÉ DU DOGNON ..	61
Bibliographie .....	63

## LE COMBAT D'ARCADIE

---

### ENTENDU... ET VU

Au quartier latin. Chez Dupont. Groupe d'étudiants « distingués ». On cause, avec animation...

— Oui, mais enfin, avec toutes ces histoires d'homosexualité, qu'est-ce que vous feriez, vous, si un type vous faisait des avances ?

L'un, énergique :

— Tiens ! c'est simple ! je lui f...trais mon poing sur la gueule !

L'autre, gouailleux :

— Moi ? Je l'enverrais chez son toubib !

Un troisième, sévère, (c'est un triste !) :

— Je romprais toute relation avec lui...

Decrescendo, qui n'est pas sans grandeur !

Mais aucun des trois n'a envisagé simplement le refus poli.

\*  
\*\*

Et ILS se croient, le premier surtout, « chrétiens » !

Et ILS aspirent, le deuxième surtout, à la « science » !

Et ILS militent, le troisième surtout, pour une « civilisation » qui défend « la liberté de la personne humaine » !

\*  
\*\*

Ils réajustèrent leurs cache-cols, — et sortirent très dignes : ils étaient — c'était bien certain — « des hommes » !

Des hommes ?

Ou des victimes de la sombre et solennelle Bêtise, qui rôde..., qui rôde toujours..., comme au temps de Flaubert et de Baudelaire, de Renan et d'Anatole France..., et malgré les efforts redoublés de nos brillants existentialistes, — de tous horizons...

« Ils ne sont pas méchants : ils sont bêtes ! », disait Courteline.

La Bêtise ! hélas ! On oublie toujours qu'elle mène le monde, pour l'essentiel... bien plus que le nez de Cléopâtre !

# PETER WILDEBLOOD

## VICTIME ET TÉMOIN

par

MARC DANIEL

Tout un chacun peut, la malchance ou la maladresse aidant, être appelé, si la nature le met en opposition avec la loi ou la coutume de son pays, à en souffrir quelque jour, mais il n'est pas donné à tous de transformer leur souffrance en témoignage et, de victimes, de se muer en porte-parole et en apôtres.

Peter Wildeblood l'a fait; et ne serait-ce que par là, il mériterait notre sympathie et notre estime. Mais il a fait bien davantage : et c'est, certes, d'admiration qu'il faut parler lorsque nous cherchons à définir notre attitude face à son action et à son œuvre. Nul, aujourd'hui, ne peut prétendre connaître l'homosexualité de notre milieu du xx<sup>e</sup> siècle au royaume de Sa Gracieuse Majesté Elisabeth II s'il n'a lu les deux livres de Peter Wildeblood; nul — j'irai plus loin — n'a le droit, étant lecteur d'*Arcadie*, donc conscient de ces problèmes, d'ignorer ce témoin essentiel de notre temps.

\*  
\*\*

On se rappelle l'extraordinaire scandale qui, en 1953-1954, marqua le procès de mœurs d'un pair du Royaume-Uni, Lord Edward Montagu of Beaulieu. Lord Montagu, accusé d'avoir, en août 1953, tenté de séduire deux boyscouts qui campaient dans sa propriété de Beaulieu, fut arrêté en octobre et jugé en décembre; le jury n'ayant pu se mettre d'accord sur un verdict, le procès fut reporté à la session suivante. Dans l'intervalle des deux sessions, le même lord fut accusé d'un nouveau crime, celui d'avoir eu des relations homosexuelles avec deux sous-officiers de la

Royal Air Force, Eddie Mc Nally et John Reynolds (1) ; jugé cette fois-ci par les Assises de Winchester, il fut condamné le 24 mars 1954 à un an de prison.

Le retentissement inouï de ce procès — qu'on a comparé à celui qu'eut, peu après, en Italie, le premier procès Montesi — tient non seulement à la qualité de la victime — pair du royaume, cela signifie membre de la Chambre des Lords et reçu au Palais de Buckingham — mais aussi à celle de ses deux compagnons de misère au banc des accusés : le major Michael Pitt-Rivers, aristocrate et homme politique du Dorset, et le journaliste Peter Wildeblood, chroniqueur diplomatique du *Daily Mail*, qui furent l'un et l'autre condamnés à 18 mois de prison.

Pour Wildeblood, cette sentence signifiait non seulement l'écroulement de sa vie présente, mais la ruine professionnelle ; ses amis, à sa sortie de prison le 8 mars 1955 (car il avait bénéficié d'une remise partielle de peine pour bonne conduite) lui conseillèrent de quitter l'Angleterre, de changer de nom et de se refaire une autre vie sous d'autres cieux. Ainsi avait agi Oscar Wilde après la prison de Reading : mais, raconte Wildeblood, « cela m'eût semblé une trahison de tout ce en quoi j'avais foi, et cela eût finalement donné la victoire à ceux qui avaient essayé de me briser » ; et il décida de rester et de garder son nom. En novembre il publiait son livre *Contre la Loi* (2), qui, aussitôt, créait en Angleterre une sensation extraordinaire ; il témoignait devant le Comité d'investigation sur les crimes homosexuels (3) ; et, d'un seul coup il se trouvait promu au rang de porte-parole de ces centaines de milliers d'êtres que la loi anglaise réduit au silence sous peine de prison. Un second livre intitulé *Un mode de vie* (4), révélant au public

---

(1) Est-il besoin de rappeler aux lecteurs d'*Arcadie* qu'en vertu d'une législation d'origine médiévale, codifiée en 1885, les relations homosexuelles sont considérées en Angleterre comme un crime même lorsqu'elles ont lieu en un lieu privé et entre adultes ? (Voir *Arcadie*, n° 10, octobre 1954, à propos d'Oscar Wilde, qui fut victime de cette même loi).

(2) P. Wildeblood, *Against the Law*. 1<sup>re</sup> éd. Londres (Weidenfeld et Nicolson), nov. 1955, in-8, 189 p. La 3<sup>e</sup> éd. est de fév. 1956. Prix : 16 shillings.

(3) Voir *Arcadie*, n° 19-20, juillet-août 1955, p. 60.

(4) P. Wildeblood, *A Way of Life*, Londres (Weidenfeld et Nicolson), 1956, in-8, 191 p. Prix : 18 shillings.

« le monde clandestin au sein de la société », acheva l'an dernier d'établir la renommée de Peter Wildcblood : et qu'il soit permis à un collaborateur d'*Arcadie* de faire la comparaison entre cette destinée fondée sur le courage et la sincérité, quels qu'en soient les risques, et celle d'un autre homme de la même génération, non plus en Angleterre mais en France — d'un homme qui, lui aussi, renonçant aux molles sécurités de l'anonymat ou du pseudonymat, ainsi qu'aux tièdes irresponsabilités du pharisaïsme, a osé assumer, avec ses dangers et ses amertumes, ce rôle de témoin; mes lecteurs savent de qui je veux parler : sa modestie ne me pardonnerait pas de le nommer, mais elle ne le défend pas contre notre reconnaissance et notre affection.

Dans *Contre la Loi* (1), Peter Wildeblood raconte, à grands traits, son enfance, son adolescence, puis, surtout, son procès et son année de captivité : « le plus noble, le plus intelligent et le plus bouleversant de tous les livres écrits sur la vie de prison », estimait le critique du *New Statesman and Nation*. Et, bien que la loi française soit — grâce à la Révolution et à Cambacérès ! — moins stupidement rétrograde que la loi anglaise en ce qui nous concerne, les points de comparaison sont assez nombreux et assez instructifs pour que tout Arcadien se sente tour à tour ému, captivé, indigné, attendri, exalté par la lecture de ce grand et honnête livre.

De ses jeunes années, Peter Wildeblood a gardé le souvenir, si semblable à tant d'entre nous, de l'affection paternelle et maternelle, de la quiétude domestique et d'une campagne toute peuplée de libellules, de pigeons ramiers et de poules d'eau, que son lyrisme d'enfant transformait en jungle infestée de moustiques géants et de rhinocéros.

Les premières angoisses viennent avec l'adolescence : éternellement tragique et éternellement fructueuse, cette sensation d'abord inconsciente puis qui s'impose de jour en jour plus évidente, de « n'être pas comme les autres ». Mais, pour Peter Wildeblood, cette découverte n'amena

---

(1) Par malchance, aucun des deux livres de P. Wildeblood n'est encore traduit en français. Je puis rassurer nos amis anglicistes en leur affirmant que l'anglais de P. Wildeblood est aisé à comprendre et nullement obscur.

pas de drame : esprit sain, corps sain, il s'installa dans sa vie d'homosexuel comme d'autres dans leur vie d'hommes normaux, sans forfanterie et sans amertume, sans ces tourments intérieurs qui sont la marque des faibles, des malades ou des superstitieux, et aussi sans ces révoltes qui trahissent l'incapacité de s'adapter au réel.

Devenu — après un service militaire accompli en temps de guerre sur engagement volontaire dans la R.A.F. — journaliste, sa carrière s'annonça vite brillante; attaché au *Daily Mail* — quotidien à grand tirage et de très large diffusion — il y tenait la chronique diplomatique, fréquentait l'aristocratie aussi bien que le monde des arts et des lettres (cumul moins fréquent en Angleterre qu'en France), s'installait dans une maison d'Islington, quartier résidentiel de Londres.

Parallèlement, il menait la vie « souterraine » que nous connaissons bien, se liait avec un caporal de la R.A.F. — ce trop fameux Eddie Mc Nally qui fut plus tard la cause, peut-être involontaire, de sa perte — et s'en allait avec lui passer des week-ends dans la propriété seigneuriale de son ami Lord Montagu, à Beaulieu... C'était en 1952.

On sait la suite, et comment, Mc Nally et son camarade Reynolds ayant fait des révélations à la police, Wildeblood fut arrêté, jugé et condamné, comment il accomplit sa peine, et comment enfin il eut le courage, jusqu'alors unique en Angleterre, de « faire front » à sa sortie de prison.

*or to take arms against a sea of troubles,  
And, by opposing, end them* (1).

Ainsi cette inique sentence, cette captivité, n'auront pas été inutiles. Déjà la création de la fameuse Commission royale d'enquête sur l'homosexualité (Commission dont le but était de rechercher si la loi devait être amendée) fut la conséquence directe du scandale et des polémiques de presse soulevées par le procès de Lord Montagu, du major Pitt-Rivers et de Wildeblood (2).

Et surtout ce dernier a réussi à susciter en Angleterre un courant de compréhension et de sympathie qui est proprement incroyable si l'on songe par exemple à l'atmosphère de haine et d'horreur où se déroula la tragédie d'Os-car Wilde, voici cinquante ans. Il semble bien, d'après le

(1) Shakespeare, *Hamlet*, III.

(2) *Against the Law*, p. 113.

second livre (*Un Mode de Vie*), qu'aujourd'hui Peter Wildeblood, ancien condamné, continue à être reçu dans les milieux les plus élégants de Londres, à fréquenter des gens qui touchent de près à la Cour de la Reine, à mener au grand jour son action pour la réforme de la loi. Et presque tous les journaux de la grande presse quotidienne et hebdomadaire se sont faits les échos de la révolution qui, grâce à cet homme courageux, est en train de s'accomplir dans les mœurs de la pudibonde et hypocrite Angleterre.

A priori, nous pourrions croire, du reste, que la loi française étant plus libérale que la loi anglaise et ignorant le crime d'homosexualité, les lecteurs français n'ont aucune leçon à retirer de *Contre la loi* au point de vue de leur vie quotidienne. Ce serait lourdement nous tromper.

Je ne crois pas que notre amour de la liberté et de la légalité irait jusqu'à provoquer à l'Assemblée Nationale une interpellation au ministre de l'Intérieur sur les méthodes de la police, comme la chose se produisit à la Chambre des Communes à propos du procès Montagu (1). Serions-nous, nous la nation humaniste par excellence, plus atteints encore que nos voisins britanniques par l'abominable virus du xx<sup>e</sup> siècle — le virus de la peur ?

D'un autre côté, notre système pénitentiaire n'est sûrement pas bien supérieur (sauf peut-être sur certains points) à celui, scandaleux, que dénonce Peter Wildeblood pour les deux prisons — Winchester et Wormwood Scrubs — où il purgea sa peine : hygiène déplorable, oisiveté, absence totale de tentative de « rééducation » pour les captifs : pour cela aussi, *Contre la Loi* a eu un immense retentissement en Angleterre.

Mais les deux livres de Peter Wildeblood sont tout autre chose que des pamphlets; ce sont avant tout des témoignages humains.

« Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert », disait Musset. C'est assurément vrai, et surtout pour les intellectuels. Imagine-t-on ce que peut être, pour un être raffiné, cultivé, habitué à la fréquentation des élites, le contact brutal avec le monde des voleurs, des souteneurs, des escrocs ? Un Oscar Wilde n'y a pas résisté : son univers s'est écroulé sous le choc, et de ses ruines est sorti le pathétique mais si égoïste *De Profundis*.

---

(1) *Against the Law*, p. 125.

Pour Wildeblood, au contraire, cette épreuve a été un enrichissement. Il est vrai que les homosexuels ont une faculté particulière, presque une grâce d'état, pour comprendre et aimer les milieux sociaux différents du leur (1). Mais je ne suis, hélas, pas certain que chez tous un séjour en prison susciterait une communion de fraternité humaine de la qualité de celle-ci : « J'ai connu là un homme qui avait été fouetté au pénitencier de Dartmoor... J'ai connu des sales types et des fous, des poltrons, et des hommes dont le courage me faisait honte... De tous, j'ai appris une leçon de force, de tolérance ou de compassion. J'ai vu bien des choses qui ont éveillé ma colère, mais aussi bien des choses qui m'ont rendu fier d'appartenir à la race humaine. J'ai senti, presque pour la première fois, que j'étais partie intégrante de ces hommes, que leurs bonheurs, leurs peines, leurs médiocrités et leurs brusques accès de joie étaient intimement liés à toutes nos vies. Lorsqu'on relâchait un prisonnier, nous participions tous un peu à sa liberté; lorsqu'un prisonnier se tuait, nous participions tous un peu à sa mort. Je compris enfin le sens de cette grande parole sonore que je connaissais depuis mon enfance : « Aucun homme n'est une île qui se suffise à elle-même... aussi, ne demande pas pour qui sonne le glas, il sonne pour toi. » (2). Et je réalisai que ma vie entière n'avait été qu'un grand désir de faire partie du monde, avec sa laideur et ses rires et ses larmes. » (3).

\*  
\*\*

De telles phrases — et je pourrais en multiplier les citations — dépassent, de loin, le problème de l'homosexualité : mais plutôt elles le transposent sur son véritable plan, celui de l'humanisme.

Respectueux des lois et de la morale, Peter Wildeblood ne cesse de s'affirmer tel : « J'ai mes règles de morale, qui ne sont pas très différentes de celles de hommes et des femmes normaux. Je ne souhaite de mal à personne, et c'est pourquoi je ne voudrais pas inciter quiconque à m'imiter

---

(1) M'est-il permis de citer mon texte « *La chance d'être homosexuel...* », *Arcadie*, n° 35, octobre 1956, p. 16 ?

(2) John Donne, *Sermons*.

(3) *Against the Law*, p. 164-165.

dans mon mode de vie qui, quoi qu'il arrive, sera toujours pénible et difficile. Je ne veux ni corrompre les jeunes gens, ni convertir à l'homosexualité — même si c'était possible, ce dont je doute — aucun homme qui aurait la chance d'avoir des goûts normaux... » (1).

Ainsi achève de se dessiner à nos yeux une figure qui force le respect, parce qu'elle s'encadre dans un contexte d'ordre moral, de rectitude, d'honnêteté et de franchise. Parmi ceux qui, par leur action et leur exemple, travaillent à créer des lendemains meilleurs, Peter Wildeblood a droit à une place de choix que tous ses lecteurs lui accorderont sans hésiter.

MARC DANIEL.

---

(1) *Against the Law*, p. 176.

# CONFUSION

par

ANDRÉ BAUDRY

Qui ne veut, en ce siècle des découvertes les plus catastrophiques, savoir tout, juger tout ?

L'homophilie comme le reste.

Plus que le reste.

Déjà, je l'ai écrit en cette revue.

On ne pardonnerait pas à un médecin de se faire soudainement avocat, mais on accepte fort bien que n'importe qui parle de sexologie. C'est ainsi que j'ai lu, récemment, des réflexions stupides d'un monsieur, Jacques Porel, dans la revue *La Table ronde*, sous le titre « Journal sentimental ».

Nous savons... Beaucoup de romanciers, depuis un certain temps, éprouvent le besoin de glisser des pages homosexuelles dans leurs œuvres. L'homosexualité doit être un plat qui se vend bien. Et tel, qui, officiellement, vomit au nom d'homosexuel, se réjouit à la lecture d'amours homophiles... (dois-je le souligner : bel exemple de l'hypocrisie).

Ce serait faire trop d'honneur au « Journal sentimental » de ce M. Porel de reprendre ses idées.

Je voudrais pourtant affirmer, une fois encore ces choses véridiques.

Les homophiles ne se trouvent pas uniquement dans les cercles littéraires ou artistiques. Les homophiles ne sont pas toujours marquis, comtes ou barons. Les homophiles ne sont pas uniquement des professeurs, des avocats, des médecins, des commis de l'Etat, des prélats et des prêtres. C'est-à-dire, les homophiles ne sont pas surtout des gens qui ont fait des études, qui ont réussi, qui sont bien nés. Mais M. Porel, par exemple, pense que la plupart des homophiles sont des individus assez quelconques qui arrivent cependant à occuper « toutes les avenues du pouvoir (dixit F. Hoffet) parce qu'ils sont homosexuels ».

Nous sommes habitués à ces classifications grossières.

Je n'insisterai pas. Des milliers d'homophiles, sans argent,

## CONFUSION

sans titre, sans situation, peinent, chaque jour, comme tous les autres hommes, et à notre appel, ils pourraient se lever et venir dire à ces Porel et autres l'absurdité de leurs assertions.

Pour eux, pour cette multitude d'obscurs de nos villes et de nos campagnes, sans nom et sans famille, mais essentiellement semblables à *tous les autres*, par leur travail et leur conscience, par leurs joies et par leurs misères, je me devais de le redire en cette revue.

Mais pourquoi cette inexactitude de jugement, mais pourquoi cette partialité, cette méchanceté, cette frénésie de destruction, de poursuite, vis-à-vis de ces hommes et de ces femmes qu'*Arcadie* représente.

*Arcadie*, terre de paix et de quiétude, d'harmonie, ne parviendra-t-elle pas, un jour, à faire comprendre que ces homophiles ne sont pas des prostitués, des vicieux, des individus maniérés et excentriques, des hommes qui ne travaillent pas, ou qui réussissent sans génie, sans talent et sans effort ?

Je le répète encore, et on m'excusera : depuis plus de trois ans que cette revue existe, j'ai vu des milliers d'hommes et de femmes, avec le visage de tout homme et de toute femme, avec les mêmes désirs de faire mieux, de vivre en paix avec tous, et de se réaliser plénièrement.

Quand je dis : les homophiles à *côté des autres*, je ne veux pas dire, deux clans, deux sociétés, deux espèces d'êtres, je veux affirmer ceci : les homophiles sont dans la vie, sont dans la société, dans tous les milieux spirituels, professionnels, politiques, culturels. L'homophile à côté des autres, non pour faire deux, mais pour être comme l'autre ; simplement avec cette particularité de sa vie sentimentale et sexuelle ; comme il y a divers types de caractères, de tempéraments.

C'est aussi pourquoi, nous ne demandons pas de régime à part pour les homophiles. *Ils sont avec les mêmes droits et les mêmes devoirs*. C'est pourquoi, nous leur demanderons de ne pas se singulariser, et que nous condamnerons ces originalités pernicieuses.

C'est pourquoi nous leur demanderons de ne pas être d'abord et surtout et essentiellement des homophiles, mais d'être d'abord et surtout un *être humain*, corps et esprit, en quête de l'équilibre.

C'est pourquoi, nous leur dirons : votre santé morale, votre joie intérieure, seront dans la mesure où vous saurez

tout hiérarchiser dans votre vie. Vous êtes homophile, c'est vrai, mais il faut vivre avec votre homophilie, non pour elle, non par elle car vous êtes d'abord un homme.

Ne confondons donc pas.

Peu d'homophiles ressemblent à ceux de M. Porel... à ceux qui hantent ou amusent l'esprit de quelques-uns.

Ils ne sont pas les éternels vainqueurs, les conspirateurs les plus adroits, les violateurs les plus effrontés des lois, ils ne sont pas en spectacle, ni tous génie, ni tous marionnettes, ils ne sont pas les plus infâmes arrivistes, ils ne sont pas les plus enracinés dans l'immoralité, ils ne sont pas uniquement les grands noms des corps constitués, ils ne sont pas à la première page des journaux ou au générique de tous les films ou au programme de tous les théâtres, ils ne sont pas surtout ceux dont on sussure le nom avec épouvante et avec fiel, hommes du siècle, comme ceux du grand siècle dont nous entretenait Marc Daniel, non, ils ne sont pas seulement cela, les homophiles, ils sont autre chose. C'est un monde né avec le monde, qui périra avec les siècles, qui demeure debout envers et contre tout, c'est surtout un monde, croyez-moi, lecteur attentif ou sarcastique, c'est un monde, qui comme tous les mondes, de tous les âges, est fait de tous les petits, de tous les humbles, de tous ceux dont on ne parle pas parce qu'ils vivent dignement dans le travail et le respect d'eux-mêmes et des autres, et je les sais nombreux, et je les affirme être les plus grands, les seuls grands dans ce monde où l'on confond tout.

ANDRÉ BAUDRY.

# A LA RECHERCHE DES FACTEURS SEXUALISANTS

par

SERGE TALBOT

« Quel dommage que M. Barrès ne s'intéresse pas à l'histoire naturelle ! »

A. GIDE (N.R.F. du 1<sup>er</sup> août 1910.)

« Un membre de l'Armée du Salut peut entendre parler sans cesse des données qui seraient mémorables pour un évolutionniste et ne pas en être influencé : il les oubliera au fur et à mesure », écrit Charles Fort dans *Le livre des Damnés*.

Nos adversaires ressemblent donc aux membres de l'Armée du Salut : ils oublient au fur et à mesure les clartés apportées dans le domaine de l'homosexualité par l'étude scientifique de l'impulsion sexuelle. Mais, s'ils continuent à ignorer systématiquement ce qui dérange leur conformisme, ils finiront par ne plus rien savoir du tout !

## LES PRINCIPES DE L'EVOLUTION

Des « données mémorables », c'est aujourd'hui un Docteur de l'Université de Lausanne, Lauréat de l'Académie de Médecine de Paris qui en apporte à *Arcadie*. J'ai nommé le Dr Guy Dingemans, dont la librairie A. Colin a publié en 1956 un splendide in-4° de 469 pages : *Formation et transformation des Espèces*.

Dans cet ouvrage d'une très grande richesse, vous apprendrez notamment que l'on doit imputer la responsabilité de l'évolution des grands sauriens du Secondaire vers des formes gigantesques et monstrueuses à un retard dans la neutralisation du jet de certaines hormones de croissance, retard qui est un phénomène de *Néoténie*, c'est-à-dire un processus selon lequel des espèces peuvent se présenter sous la forme larvaire, embryonnaire ou fœtale de leur ancêtre, tout en pouvant survivre et se reproduire sous cette forme.

(page 75). C'est également un phénomène de Néoténie qui explique l'apparition de l'homme.

« L'homme nu, à museau atrophié, aux doigts des mains et surtout des pieds raccourcis, à l'appareil digestif resté à un stade infantile », serait, d'après Bolk (1926), un *fœtus de singe*, prolongeant dans sa vie adulte des caractères embryonnaires et capable de se reproduire, un fœtus géant et fécond de singe anthropoïde. Ce retard du développement aurait pour cause une « modification de l'équilibre glandulaire, soit par la suppression de certaines sécrétions ou hormones accélératrices, soit par l'intervention d'hormones *frénatrices* (épiphyse) ». (page 219).

A propos de la transformation des espèces, Dingemans nous guide avec aisance dans un maquis de théories, où nous retrouvons avec plaisir quelques vieilles connaissances comme Lamarck, Darwin, Weismann, de Vries... et où nous découvrons aussi des théories passionnantes et moins connues, comme celles de Cuenot, de Lecomte du Nouy, d'E. Rabaud, d'E. Guyenot, du Père Teilhard de Chardin, de Ruyer.

Dingemans aboutit à une conception nouvelle de l'évolution. Cette conception n'est pas confortable, et je doute fort qu'elle plaise à nos adversaires. A l'intérieur d'une même lignée l'évolution se fait par paliers, dans une direction qui peut être favorable, quelconque ou défavorable, mais qui ne change pas. « *Il existe dans la nature une loi de Finalité de fait, mais une finalité qui semble tout à fait inintelligente.* » (p. 268). Autre mystère : celui des évolutions parallèles. De nombreuses lignées toutes différentes qui poursuivent chacune leur propre évolution indépendante tendent vers des convergences de formes (tels le poisson requin et le mammifère marsouin par exemple).

En quoi consiste la nature même de la vie ? Dingemans décrit l'être vivant en biologiste. Il montre que nous trouvons chez les savants contemporains une attitude résolument mécaniste. Ce mécanisme consiste en biologie à affirmer que les phénomènes vitaux sont explicables par des processus physico-chimiques. Mais il reste à pénétrer le secret de la vie en elle-même. « La vie forme un courant de matière, celle-ci passe provisoirement dans un espace où elle se soumet à une machine mathématique qui, elle, demeure théoriquement immortelle. » (p. 274). Elle n'est pas le résultat d'un hasard. Elle est « une conséquence logique et mécanique de l'évolution naturelle des conditions physico-

chimiques à une époque géologique donnée de notre planète » (p. 276). Ce qui différencie la molécule vivante de la molécule brute, c'est qu'à l'expression naturelle du premier état de la molécule s'est ajoutée une série de nouveaux aspects en une sorte de cycle physico-chimique qui semble pouvoir se répéter indéfiniment tant que combustibles, énergies et milieux ambiants restent favorables aux conditions de ce cycle. Pour les organismes sexuels, le retour du cycle vital à son point de départ est représenté par la cellule sexuelle, le reste du corps n'étant qu'un prolongement provisoire de ce cycle. « *Le corps peut parfaitement être assimilé à un produit de déchet comme chaînon de la cellule sexuelle !* » (p. 277).

### LA GENETIQUE ET LA THEORIE CHROMOSOMIQUE

« Dans une espèce, le passage d'un stade à un autre dépend de la mutation d'un ou de plusieurs gènes conditionnels à la fois qui, tout en assurant à l'animal une meilleure chance de survie en raison d'une spécialisation avantageuse pour son adaptation au milieu ambiant, provoque inévitablement par ailleurs soit une neutralisation en quelque sorte regrettable de certains organes, soit une hypertrophie parfaitement inutile d'autres parties de l'organisme. » (p. 261).

La génétique est la science de l'hérédité. Elle procède de la découverte du moine Gregor Mendel qui, en 1865, opéra un croisement de pois à grains lisses *L* et de pois ridés *R*. A la première génération d'hybrides, dites *F*<sub>1</sub>, nous n'obtenons que des graines lisses. A la seconde génération *F*<sub>2</sub>, le caractère *R* reparait dans un quart des individus obtenus : il n'avait pas été supprimé en *F*<sub>1</sub>, il était seulement masqué par le caractère *L* dominant, et il y a en *F*<sub>2</sub> disjonction de leurs caractères selon les lois du calcul des probabilités.

Mendel tira trois lois de ses expériences : *la loi de la dominance* (quand deux facteurs symétriques sont en conflit, l'un est dominé par l'autre), *la loi de la disjonction des caractères* (à la seconde génération, les deux facteurs en conflit divorcent) ; *la loi de l'indépendance des facteurs* (des caractères qui ne sont pas symétriques se disjoignent et se combinent indépendamment les uns des autres). C'est cette troisième loi qui permet des combinaisons nouvelles.

Ces découvertes, longtemps méconnues, ont été mises en

valeur vers 1900, par Hugo de Vries. En 1910, à la suite de ses recherches sur les mutations de la mouche du vinaigre ou *Drosophila*, à ventre noir, l'Américain Th. H. Morgan localisa dans les chromosomes des noyaux cellulaires les éléments (gènes) porteurs des caractères mendéliens. Chaque gène représente un caractère héréditaire particulier ou un facteur conditionnant plusieurs caractères. Ces gènes sont placés les uns à la suite des autres comme une sorte de chapellet et chacun d'eux a une place bien déterminée dans l'ensemble des chromosomes. Ils constituent le substrat des variations héréditaires. L'hybride  $F_1$  a une constitution mixte résultant de la combinaison de 50 % des chromosomes paternels avec 50 % des chromosomes maternels. L'alternance de ces éléments explique les lois de Mendel.

Chaque espèce est caractérisée par un nombre toujours identique des chromosomes; chaque noyau cellulaire en contiendra autant chez tous les membres de la même espèce (48 chromosomes chez l'homme). En réalité, les chromosomes sont homologués deux par deux, c'est-à-dire que chaque type de chromosomes se présente par paire. Ainsi l'homme possède 24 paires de chromosomes, soit 48 chromosomes. Au moment de la formation des cellules sexuelles, chaque chromosome se clive longitudinalement de telle sorte que chaque gamète donne naissance à 2 nouvelles cellules contenant chacune  $1/2 N$  chromosomes. Les différents chromosomes d'origine paternelle et maternelle se répartissent et se combinent selon la cellule fécondée, on aura  $1/2 N$  chromosomes paternels et  $1/2 N$  chromosomes maternels,  $1/2 N$  n'étant pas la même dans chaque espèce considérée.

« Dans l'espèce humaine, il y aura  $(2)^{24}$  géomes possibles, soit : 16 777 216 types de spermatozoïdes différents, types qui diffèrent les uns des autres par la distribution entre eux des éléments qui composaient les paires de chromosomes... » (p. 350).

Il y aura de même  $(2)^{24}$  soit 16 777 216 types possibles d'ovules. « On se rend compte que, lors de la fécondation, le nombre des combinaisons possibles dans la répartition chromosomique apportée par les deux parents sera énorme, soit  $(16\ 777\ 216)^2$ , égale approximativement à 300 000 milliards de types différents possibles. » (p. 351).

Dingemans reprend la distinction du néo-darwinien : Weismann (1834-1914) du *soma* formé par les cellules différenciées constituant le corps proprement dit et du *germen*

formé de l'ensemble des cellules sexuelles : « Un individu ne retransmet jamais ses cellules somatiques, il les garde avec lui et elles sont destinées à mourir, mais il retransmet une cellule germinative... La continuité du plasma germinatif se poursuit donc de génération en génération à travers les temps. Le *soma* est donc bien un appendice temporaire du *germen*. » (p. 348). « *L'homme et la femme ne sont que deux outils inventés par le spermatozoïde et l'ovule pour se continuer à travers les temps.* » (p. 347).

Cette conception amène Dingemans (comme Jean Rosland) à rejeter l'hérédité de l'acquis. « Le grand drame de notre époque est que, si la civilisation scientifique a changé la face du monde, l'atavisme physique et psychique de l'humanité, lui, n'a pas changé. Les circonstances les plus imprévues peuvent déclencher, au sein des foules, des réactions de pure psychologie animale. » (p. 387).

### LE DETERMINISME SEXUEL

Quand un individu reçoit de son père un chromosome sexuel X et de sa mère un chromosome sexuel X, nous sommes en présence d'une femelle (X X). Quand un individu reçoit de son père un chromosome sexuel Y non homologue comme compagnon de chromosome sexuel maternel X, nous sommes en présence d'un mâle (Y X). La sexualité femelle est déterminée par le double chromosome X, soit X X, et la sexualité mâle par la paire hétéromorphe X Y.

« Un œuf, par ailleurs génétiquement normal, produira un être femelle en présence de deux X et un être mâle en présence d'un seul X, *qu'il y ait ou non la concomitance d'un chromosome Y...* La présence d'au moins un X est nécessaire pour le développement embryologique de l'individu : X contient tous les gènes qui président à la synthèse des hormones organisatrices qui entrent successivement en jeu pour le développement embryologique de l'individu. » (page 357).

L'édification de l'appareil sexuel est conditionné par des hormones, c'est-à-dire des organisateurs en relation avec différents gènes. Les facteurs pro-féminisants (*F*) sont conditionnés par le chromosome X. Les facteurs pro-masculinisants (*M*) sont inclus dans l'un ou l'autre des autres chromosomes du stock caractérisant l'espèce.

« *Ce n'est pas un F isolé et un M isolé qui seront capables de former un individu mâle ou femelle, mais c'est le*

*rapport numérique entre ces facteurs qui déterminera le sexe effectif, en sorte que F n'agit sans doute en tant que facteur féminisant normal qu'en présence de M et qu'un mâle sera en quelque sorte un sujet moins femelle que l'intersexué (ayant à la fois les caractères du mâle et de la femelle).*

Selon la formule  $FM/FM$  ou  $FM/M$ , au niveau d'un certain stade embryonnaire, seuls les facteurs féminisants prédominent dès le premier cas (les ébauches des organes mâles arrêtant leur développement) et seul le facteur masculinisant  $M$  resté libre prédominera dans le second cas (les organes femelles régressant), de sorte que le sexe de l'individu sera déterminé dès sa vie fœtale et jusqu'à la puberté. A l'époque de la puberté, d'autres facteurs vont entrer en jeu : les hormones sexuelles. » (page 364).

Et j'arrive maintenant aux « *données mémorables* » dans le domaine de l'homosexualité dont j'ai parlé au début de cet article. Le lecteur, qui a suivi jusqu'ici cet exposé un peu aride, possède maintenant tous les éléments du problème.

Voici ce que montre Dingemans :

« Toutes les hormones sexuelles mâles ou femelles dérivent d'un même noyau de Cyclo-Pentane-Perhydro-Phénanthème et ce ne sont que de très légères variantes moléculaires qui déterminent les actions aussi diversifiées de ces hormones. Certaines d'ailleurs sont plus actives que d'autres. Il existe même des formules intermédiaires qui correspondent également à des actions intermédiaires. Ainsi un dérivé de l'androstane (un *androstanedione*) possède une action à la fois caractéristique de la testotérone et de la folliculine. C'est une hormone bisexuée, à la fois mâle et femelle.

« *Toutes ces hormones peuvent être synthétisées artificiellement et des différenciations physiologiques et morphologiques aussi considérables, comme toute la psychologie de l'amour, ne dépendent que d'un petit déplacement moléculaire et d'un atome de carbone supplémentaire chez un dérivé de « Phénantrène » !* » (page 364).

Dingemans établit que « génétiquement parlant, les êtres sont bisexués en puissance, ce qui est compréhensible puisque nous savons que le mâle possède un chromosome  $X$  féminisant et que la femme n'en possède pas moins les deux facteurs  $M M$  masculinisants communs à l'homme ».

« L'homme se distingue par une *animalisation* plus pous-

sée de son corps et par l'acquisition d'attributs tels que la barbe, la voix grave, qui ne présentent aucune utilité pratique directement liée à la procréation. La femme se distingue au contraire par le fait qu'elle conserve des caractères corporels propres à l'enfant, qu'elle reste à un stade inférieur de développement et d'évolution vers l'animalisation, par rapport à l'homme, bref *la femme reste plus fatale que le mâle.* » (page 365).

### LES HERMAPHRODITES

Ce sont des intersexués, c'est-à-dire des sujets qui possèdent nous l'avons vu, à la fois les caractères du mâle et de la femelle.

« En principe, il n'existe que des intersexués femelles, ce sont des sujets chez lesquels un appareil masculin pouvant même contenir des testicules, coexiste à côté de l'appareil féminin primitivement déterminé par la formule génétique X X. Il ne peut pas exister de mâles intersexués puisque, si des injections de folliculine sont capables de féminiser un sujet masculin, celui-ci n'en possédera pas pour autant un utérus et un vagin. Une féminisation d'un sujet mâle s'extériorise principalement par une inhibition des caractères masculins, alors qu'une masculinisation d'un sujet femelle correspond à la formation surajoutée et concomitante de caractères mâles. Une injection de testostérone à une femme correspond à une tendance à la bisexualité, alors qu'une injection de follicule à un mâle correspond à une tendance vers l'asexualité. *On comprend alors que, biologiquement comme génétiquement, le mâle soit un être dégradé, incomplet par rapport à la femelle.* Le mâle seul est incapable de procréer, alors que la femelle sera susceptible théoriquement de procréation parthénogénétique. Une formule tétramérique *MFMF/MFMY* serait théoriquement susceptible de donner un être bisexué capable de se féconder lui-même, comme le font les plantes. » (p. 367).

Ainsi le mâle est à la fois un être dégradé, une femelle avortée, par rapport à la femelle, et un être qui se distingue par un degré supérieur d'évolution vers l'animalisation. Cette opposition, comme l'a justement remarqué notre ami Pierre Nedra, peut nous faire rêver sur nos désirs inutiles, désirs de luxe... « La plus belle des sciences, c'est la plus inutile ! ». « Le plus beau des désirs, c'est le plus vain, du point de vue de l'espèce ! ».

## LES ORGANISMES PRIMITIFS

Dingemans a résumé dans une image son hypothèse sur l'origine de la vie : « un nombre  $X$  de virus primitivement individuels et auto-suffisants, par suite d'accidents ou de changements de milieu, ont pu survivre dans leurs cycles dérangés à condition que ce qui manque à l'un (un catalyseur ou une diastase qu'il n'est plus capable de synthétiser), soit remplacé par un autre virus qui lui fournit ces éléments, mais a besoin des substances qui ne peuvent être synthétisées par le premier virus. » (page 290).

C'est une semblable association de l'aveugle et du paralytique qui est à l'origine de la sexualité. « Génétiquement parlant, la sexualité consiste en la détérioration d'un ancien chromosome  $X$  en  $Y$ ,  $Y$  ayant tout perdu à l'exception des gènes de maturation gamétique mâle, seule chose par contre que le  $X$  restant aura perdu, probablement originairement, dans un même accident concomitant. Si  $Z$  représentait primitivement le chromosome asexuel assurant normalement la reproduction des êtres, on conçoit, dans une division chromosomique, un incident ayant consisté en la non division longitudinale d'un  $Z$  remplacé par une scission de ce chromosome en deux parties : l'une  $X$  emportant presque tout le  $Z$  à l'exception de quelques gènes de maturation, l'autre  $Y$  n'emportant seulement que ce dernier groupe de gènes et les deux morceaux allant chacun dans l'une des deux cellules filles de cette division monstrueuse. » (page 370).

« Ainsi fut créé le principe de la double infirmité réciproque d'une espèce qui, pour poursuivre sa multiplication, devait réunir en deux êtres complémentaires ce que cet accident originel avait séparé. Il ne s'agit donc pas d'une vraie mutation de gènes, mais d'une mal répartition réciproque de gènes. » (p. 371).

## L'INVERSION DES SEXES

Dingemans étudie les différents types d'hommes mâles et femelles, et remarque qu'ils appartiennent tous au même groupe chimique des stérols possédant tous la même structure générale.

« Par exemple entre l'androstérone (mâle) et l'oestrone (femelle), la différence essentielle ne réside qu'en ce que la première est saturée d'hydrogène tandis que le second ne l'est pas. » (page 375).

## LES FACTEURS SEXUALISANTS

« Les formules chimiques des hormones sexuelles sont suffisamment simples pour qu'elles puissent être préparées synthétiquement et on peut même édifier des substances ayant une formule intermédiaire, tels que la déshydroandrostérone, l'androsté médiol, etc... Ces hormones ont un effet intermédiaire, féminisant les mâles et masculinisant les femelles. Il est remarquable que des métamorphoses de l'organisme puissent être occasionnées par des substances qui ne sont pas vivantes en elles-mêmes et ne jouent que le rôle de catalyseurs. » (page 375).

L'existence de ces hormones bisexuées, à la fois mâles et femelles, explique comment un déséquilibre dans la fabrication des hormones peut modifier le caractère des dominances et des nécessités et éventuellement inverser le sexe.

Et Dingemans arrive à cette conclusion capitale :

« Quelques déplacements d'atomes de carbone de dérivés de Phénanthrène suffisent donc à bouleverser complètement la morphologie et la psychologie d'un être. N'est-il pas surprenant de penser que de petites différenciations moléculaires de substances non-vivantes conduisent au conditionnement même de la propagation des espèces, dominant toute la tragédie amoureuse avec tout ce qu'elle comporte d'expression psychologique, d'affectivité, d'instinct, de plaisir et de drame ? » (page 376).

Pour Epicure, le monde est un ensemble d'atomes tombant dans le vide et s'étant agglomérés par suite d'une déviation initiale : le *clinamen*. La théorie est au moins vraie pour le monde des homosexuels, puisque c'est la déclinaison ou *clinamen* d'un atome de carbone qui est à l'origine de leurs agitations, de tous leurs plaisirs et de toutes leurs souffrances.

Pour la haute science actuelle, il n'y a plus de problème de l'homosexualité : tous ces faits sont expliqués, naturels, normaux, encore qu'exceptionnels ou inhabituels et toute idée de condamnation morale qui y serait attachée serait grotesquement superfétatoire.

Ce n'est pas aux savants que nous nous adressons ici, parce que nous savons que depuis soixante ans les clartés que la Science projette sur l'homosexualité nous ont été favorables.

Nous nous adressons aux homosexuels qui souffrent injustement et qui cherchent à comprendre l'énigme de leur destinée. Nous leur disons que nulle malédiction ne pèse

sur eux et qu'il n'est pas plus étrange d'être homosexuel que d'avoir les cheveux roux.

Nous nous adressons aussi aux hommes de bonne foi, et nous leur demandons, au moins une fois en leur vie, de cesser de blâmer et de railler et de chercher à comprendre...

SERGE TALBOT.

---

---

## DAVID

*Lorsque David dansait, devant le roi rêveur,  
Celui-ci sentait croître en lui un trouble immense  
Car le jeune héros, par ses savantes danses,  
Eveillait des désirs inconnus dans son cœur.  
David lui paraissait l'ange annonciateur  
Des paradis secrets et des voluptés rares,  
Et, pour lui plaire, il eût abandonné la tiare  
Avec le sceptre à l'accablante pesanteur.  
Sur le torse élancé du bel adolescent  
La pourpre serait noble, et sur sa tête blonde  
La couronne aurait un éclat éblouissant.  
Saül imaginait, dans un songe obsédant,  
Que seule la beauté devait régner au monde  
Et c'est pourquoi David rêvait à Jonathan.*

ABEL LEGER.

# HOMMES DU GRAND SIÈCLE

par

MARC DANIEL

## V. — LES OMBRES AU LEVER DU ROI SOLEIL (\*)

La mort de Richelieu suivie quelques semaines plus tard par celle de Louis XIII (1642, 1643) allait libérer, pendant un temps, les forces d'anarchie depuis longtemps comprimées dans l'aristocratie; mais la reine-régente, Anne d'Autriche, était une Espagnole pieuse, très liée avec les milieux de la Compagnie du Saint-Sacrement, et, en fait, le relâchement des mœurs qui survint alors ne fut pas aussi flagrant qu'on eût pu le craindre — ou l'espérer.

Il n'en reste pas moins que les troubles, et bientôt la guerre civile — la « Fronde », — auxquels participèrent activement les milieux judiciaires, constituaient des circonstances on ne peut plus favorables pour ceux que leurs goûts en matière d'amour mettaient en conflit avec la loi : le Parlement n'avait guère le loisir, entre ses séances politiques et les barricades, d'instruire des procès de mœurs.

Curieuse famille que la maison royale de France à cette époque : une veuve mûrissante et autoritaire, plus ou moins secrètement remariée à un Italien de belle prestance, d'intelligence subtile et d'ambition inextinguible, et deux jeunes garçons, dont l'aîné — il n'a que cinq ans à la mort de son père — est le souverain du pays, au moins en théorie.

Ce qui ajoute au pittoresque de la situation, c'est que le beau-père italien est cardinal et s'appelle Mazarin, qu'il puise à pleines mains dans le trésor royal de son beau-fils et de sa femme, et que les circonstances politiques contraignent ce roi, cette reine, ce prince et ce premier ministre à une véritable vie errante qui, à de certains jours, ressemble à une existence de fugitifs.

Le jeune Louis XIV est à rude école et trempe l'acier de son âme. Il adore sa mère, et, malgré toutes les sollicitations adverses, respecte son beau-père; il a beaucoup d'affection aussi pour son jeune frère, ce qui ne l'empêche pas de se disputer avec lui de bruyante façon : il est vrai que le jeune Philippe n'a pas un caractère facile, et qu'un jour, dans un accès de rage, il pisse sur le lit de son royal aîné !

---

(\*) Voir *Arcadie*, n° 36, 37, 38, 39.

Donc, la famille royale est unie, mais la France ne l'est guère. Mazarin, surtout, est détesté par les nobles qui voient en lui un empêcheur de danser en rond, par les bourgeois qui lui reprochent sa fiscalité oppressive (57), par les paysans et les ouvriers que la guerre civile réduit à la misère. On attribue à ce cardinal tous les vices, toutes les dépravations; et comme, au xvii<sup>e</sup> siècle, qui dit Italie dit sodomie, la France presque unanime considère Mazarin comme un monstre de pédérastie (58). Et non seulement on l'accuse d'avoir avec la reine des rapports autres que ceux qu'autorise la morale conjugale (59), mais on le soupçonne de vouloir initier le jeune roi aux voluptés interdites :

*Sire, vous n'êtes qu'un enfant,  
L'on vous dérobe impunément,  
Le larron b... votre mère,  
Laire là !  
Même on dit qu'il a protesté  
De b... Votre Majesté  
Aussi bien que son petit frère,  
Laire là !*

Et il faut citer à ce propos un fait assez troublant, que rapporte dans ses *Mémoires* Pierre de La Porte, premier valet de chambre du jeune souverain et ennemi juré de Mazarin. Un jour de 1652, Louis XIV — qui avait alors quatorze ans — après avoir diné chez son beau-père, arriva prendre son bain « tout triste »; et le fidèle valet de chambre eût tôt fait de reconnaître la cause de cette tristesse, à savoir qu'on venait de commettre sur sa personne « un attentat manuel ». Sans doute, La Porte ne nomme pas le cardinal comme auteur du geste sacrilège, mais il est aisé de le lire entre les lignes (60). La vérité historique oblige à dire, il est vrai, que le témoignage du vindicatif serviteur de Louis XIV est quelque peu suspect en raison même de la haine qu'il portait au premier ministre, et qu'il était fort capable d'interpréter de la pire façon n'importe quel incident pour s'en faire une arme contre lui.

Il serait bien présomptueux de vouloir chercher dans une anecdote comme celle-là — vraie ou controuvée — l'origine de cette répulsion que Louis XIV devait toujours, par la suite, éprouver,

---

(57) Pour parler comme les contribuables de M. Ramadier !

(58) C'est par certaines qu'il faudrait citer les « Mazarinades », pamphlets généralement orduriers dirigés contre Mazarin pendant la Fronde. Parmi les mieux écrits, voir *Le Ministre d'Etat flambé*, de Cyrano de Bergerac.

(59) Voir entre autres l'immonde Mazarinade intitulée *La Custode de la Reine qui dit tout*.

(60) P. de La Porte, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, 1839 (*Nouv. coll. de Mém. pour servir à l'Hist. de Fr.*, t. VIII), p. 51 et 55.

## HOMMES DU GRAND SIÈCLE

au cours de sa longue vie, pour les homosexuels. Mais, quelles qu'en soient les causes, cette répulsion est un fait avéré et patent : non seulement le Roi Soleil n'éprouvait aucune sympathie, même secrète, pour les plaisirs de Sodome, mais il suffisait, pour encourir sa disgrâce, d'être soupçonné avec quelque apparence de vérité de s'adonner aux jeux interdits. Saint-Simon (peu suspect d'un excès de sympathie pour Louis XIV), Bussy-Rabutin, Primi Visconti, entre autres, ont noté ce trait de son caractère. Et c'est cette répulsion qu'il faut garder présente à l'esprit si l'on veut comprendre la curieuse physionomie morale de la Cour, une fois la Fronde terminée.

La jeune génération, élevée pendant les troubles — celle des contemporains du roi — avait été, dans l'ensemble, habituée à la plus grande liberté; si Louis XIV n'en profita que pour faire une carrière de coureur de jupes, d'autres — de nombreux autres — ne dédaignaient pas les charmes des jeunes gens, voire même des moins jeunes. Ainsi, vers 1660, c'est-à-dire au moment où Anne d'Autriche et Mazarin s'effacent et où, la paix revenue, Louis devient « le Roi Soleil », foisonnent autour de lui les princes et les courtisans homosexuels, tandis que lui, tout à ses amours pour Louise de La Vallière et un certain nombre d'autres demoiselles, est prêt à sévir durement au premier scandale. Contraste complet, donc, avec le temps de Louis XIII : désormais, le roi est plus énergique et nettement plus hostile, mais aussi l'« opposition » homosexuelle est plus compacte et plus hardie.

A la Cour, le premier personnage après le roi était son frère, qui, né en 1640, avait donc une vingtaine d'années au moment du « lever du soleil ». Et précisément, il apparaissait de plus en plus clairement à tous les yeux que ce prince — Son Altesse Royale Philippe de France, duc d'Orléans, pour lui donner son titre officiel, mais qu'on appelait couramment « Monsieur » tout court, comme c'était la coutume pour les frères des rois — n'était pas un vert-galant comme son royal aîné (61).

Il était même tout autre chose que cela. Cet adolescent brun, aux yeux vifs, au teint coloré, qui aimait la vie luxueuse, les vêtements coûteux, les repas fins, les bijoux, avait pour compagnons et amis un certain nombre de gentilshommes de son âge plus que suspects sur le chapitre des mœurs : entre eux, « on parlait des jeunes gens comme une compagnie d'amoureux à coutume de parler des jeunes filles ». Et on ne tarda pas à s'apercevoir que Monsieur ne se déplaçait nullement à de telles conversations.

---

(61) Sur Monsieur, voir le livre original et parfois paradoxal de Ph. Erlanger, *Monsieur, frère de Louis XIV*, Paris, 1953. qui est puisé aux bonnes sources. Les *Mémoires* de Saint-Simon et la correspondance de la Princesse Palatine (la propre femme de Monsieur) constituent l'essentiel de notre documentation sur ce prince.

Philippe Erlanger, évoquant la turbulente mémoire du frère de Louis XIII, Gaston, et celle d'un certain nombre d'autres encombrants frères de rois des temps passés — François d'Anjou sous Henri III, Charles de Berry sous Louis XI, Louis d'Orléans sous Charles VI, et je dois en oublier — émet l'opinion que c'est volontairement et sciemment que Mazarin et Anne d'Autriche ont efféminé Philippe d'Orléans : adonné aux plaisirs et aux futilités mondaines, il n'aurait ainsi pas le loisir de se mêler de politique et de faire de l'opposition à son frère.

Je suis bien certain qu'aucune éducation au monde ne saurait faire d'un homme attiré par les femmes un homosexuel. Tout au plus pourrait-elle l'accoutumer à une certaine... ambivalence, mais, une fois disparue la contrainte, le penchant naturel reprendrait aussitôt le dessus. Il ne fait donc pas l'ombre d'un doute, pour quiconque est un tant soit peu familiarisé avec les mécanismes de l'homosexualité, que si Monsieur eut du goût pour les hommes, ce goût fut fort indépendant du pouvoir de ses précepteurs.

Mais il faut bien reconnaître — et c'est dans cette mesure sans doute que Philippe Erlanger a raison — que, pour un jeune homme manifestant des penchants « arcadiens », il eût été préférable, si l'on voulait combattre ces tendances, de lui choisir d'autres compagnons que l'abbé de Choisy...

L'abbé de Choisy était le fils d'une amie d'Anne d'Autriche; on ne l'accusa jamais à proprement parler d'homosexualité, et nous avons même au contraire plusieurs preuves de son goût pour les femmes; mais sa mère, — veuve coquette, voulant paraître jeune, et désireuse de ne pas avoir auprès d'elle un garçon dont l'âge aurait pu faire deviner le sien — prit l'habitude de l'habiller en fille; elle lui fit percer les oreilles, l'habituait à porter des robes, des corsets, des coiffures à la Fontanges. Le malheur voulut que, parvenu à l'âge d'homme, l'abbé garda ces goûts; il commença par s'habiller d'une soutane de soie noire avec une queue et des rubans, puis, insensiblement, en ouvrant le col, en mettant des pendants d'oreilles en diamant et des colliers de perles, en se fardant, finit par se vêtir tout à fait en femme. Parvenu à ce point, on prit l'habitude de l'appeler « Madame de Sancy » ou « la Comtesse des Barres », et il mena ouvertement la vie d'une femme (62).

Un tel exemple ne pouvait guère contribuer à viriliser le jeune Monsieur. A force de passer des après-midi avec Choisy à discuter de nuances de robes et d'emplacement de mouches (l'abbé en mettait une douzaine, les jours de gala, avec un masque « de peur du hâle »), le prince ne tarda pas à devenir maniéré, futile — ce que nous appellerions, en langage un peu cru, une « affiche ».

---

(62) Abbé de Choisy, *Mémoires*, éd. Petitot et Monmerqué, 1828 (Coll. de Mém. relat. à l'Hist. de Fr., t. LXIII).

## HOMMES DU GRAND SIÈCLE

Saint-Simon, qui le connut assez bien quelques années plus tard, nous le dépeint avec ses souliers à hauts talons, ses rubans, ses parfums, sa perruque noire poudrée tout étalée en devant, le fard qu'il se mettait « imperceptiblement », et ses criailleries, sa mauvaise langue, sa susceptibilité, son amour des colifichets, de la parure, des racontars, des brouilles... Le comte de Tournon définissait Monsieur « la plus sottie femme du monde », et la Cour fut bientôt défrayée de mille et une anecdotes sur ce singulier prince.

Ainsi, à la bataille de Cassel en Flandre — car cet efféminé, en vrai Bourbon, était fort brave — avant de monter à l'assaut, il se parait devant un miroir sous sa tente; et il allait au feu « tout fardé et indolent ». Ce qui ne l'empêchait pas de gagner la bataille avec éclat et triomphe, à la grande jalousie du roi.

L'abbé de Choisy — orfèvre en la matière — raconte que ce pauvre Monsieur aurait bien souhaité s'habiller en femme, « mais il n'osait, à cause de sa dignité : les princes sont emprisonnés dans leur grandeur. Mais il mettait, le soir, des cornettes, des pendants d'oreilles et des mouches, et se contemplait dans les miroirs, encensé par ses amants » (63). Il prenait sa revanche dans les bals masqués, tel celui où Choisy le vit costumé en femme : « il se fit un peu prier avant que d'ôter son masque; il ne demandait pas mieux, et voulait être vu. On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie en se mirant, en mettant des mouches, en les changeant de place... » (64).

Avec cela, c'était l'homme du monde le plus attaché à ses amis, mais aussi le plus brouillon et le plus bavard : « tracassier et incapable de garder un secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour pour brouiller, pour savoir, pour s'amuser, et redissant des uns aux autres... » dit Saint-Simon (65).

Il vivait entouré de tout un cercle de jeunes courtisans, au premier rang desquels brillait son ami en titre, le beau chevalier de Lorraine, qui fut la grande et unique passion de sa vie, et à qui il donna une fortune presque royale. Le chevalier de Lorraine appartenait à la famille des Guise; un autre favori de Monsieur, le chevalier de Châtillon, « aussi beau et aussi bien fait qu'homme de France » (66), était de la race des Coligny, et on eût pu faire à ce propos de belles réflexions sur les derniers descendants des grandes familles, car, au temps de Charles IX, Coligny et Guise se combattaient avec d'autres armes que leurs arrière-petits-neveux dans l'alcôve du frère de Louis XIV.

Toujours dans l'entourage de Monsieur, on voyait un certain Bolgar, à qui le prince fit cadeau d'une épée enrichie de diamants;

---

(63) Abbé de Choisy, *Mémoires*.

(64) Abbé de Choisy, *Mémoires*.

(65) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, VIII, p. 338.

(66) Note du *Recueil Maurepas*, Bibl., nat., ms. fr. 12 619, p. 35.

un cadet aux gardes nommé Monroë; le marquis d'Effiat, dont la physionomie morale est assez trouble; et un grand nombre de gentilshommes, d'aventuriers, de personnages plus ou moins louches, tel ce Maurel de Volonne qui « vendait des garçons comme des chevaux et allait au parterre de l'Opéra pour faire ses marchés » (67).

Bien entendu, quelle que fût l'antipathie de Louis XIV pour les homosexuels, il ne pouvait rien faire en ce domaine contre son frère, d'autant plus que — s'étant assuré les bons offices du chevalier de Lorraine par des libéralités adéquates — il en tirait largement son profit, possédant ainsi un moyen de pression tout puissant sur le duc d'Orléans en cas de conflit...

Abrités derrière l'exemple du premier prince du sang, nombreux étaient ceux qui, plus ou moins ouvertement, se flattaient de suivre librement leurs goûts.

Le vainqueur de Rocroi, le prestigieux héros des guerres espagnoles, le « Grand Condé », — second prince du sang — était de ceux-là. « A l'armée, il s'habitua à de jeunes cavaliers; quand il en revint il ne pouvait plus souffrir les dames; il donna pour excuse qu'il était tombé malade et qu'on lui avait tiré tellement de sang qu'on lui avait ôté toute force et tout amour » (68). Un jour que la belle Ninon de Lenclos essayait de le séduire, elle vit son torse si velu qu'un proverbe latin lui revint à la mémoire : *Pilosus aut fortis aut libidinosus* (69); mais, au bout de quelques instants, déçue : « Monseigneur, il faut que vous soyez bien fort ! » (70).

On connaît les vers de mirliton par lesquels Condé se chahonnait lui-même de son goût pour les garçons : un jour qu'il descendait le Rhône avec son ami La Moussaye et qu'un orage leur faisait craindre quelque accident, ils alternaient les couplets suivants :

*Carus amicus Mussaeus,  
Ah, bone Deus, quod tempus !  
Landeriette,  
Imbre sumus perituri,  
Landeriri.  
Securae sunt nostrae vitae,  
Sumus enim sodomitae,  
Landeriette,  
Igne tantum perituri,  
Landeriri (71).*

(67) Princesse Palatine, *Correspondance*, éd. Brunet, I, p. 251.

(68) Princesse Palatine, *Correspondance*, éd. Brunet, I, p. 241.

(69) « Les poilus sont ou bien forts ou bien amoureux ».

(70) H. Malo, *Le grand Condé*, p. 123.

(71) « Cher ami La Moussaye, ah, quel temps, bon Dieu ! Nous allons périr noyés », — « Nos vies sont en sûreté, car nous sommes sodomites, seul le feu peut nous faire périr ».

## HOMMES DU GRAND SIÈCLE

Il faut citer aussi les deux frères Grammont et Guiche — neveux du maréchal de Gulche cité ici pour le règne de Louis XIII (72) — riches, jeunes, beaux, élégants, bien vus du roi, et qui, vers 1670, étaient la fine fleur de la Cour; ils affectaient envers les dames une fatuité méprisante, de sorte qu'elles étaient folles d'eux; mais ils préféraient les parties fines en compagnie de jeunes gens et de gentilshommes de mêmes tendances — marquis de Manicamp, chevalier de Tilladet, marquis de Biran, chevalier Colbert... —. Bussy-Rabutin, qui n'avait point ces mœurs mais qui ne s'étonnait de rien, raconte qu'un jour il trouva Guiche couché avec Manicamp; et, philosophe, il conclut : « Pour moi, je ne condamne point vos manières; chacun agit à sa guise, mais je n'irai point à la béatitude par le chemin que vous tenez » (73). Admirable programme de libéralisme !

Je ne citerai pas ici tous les seigneurs homosexuels que m'ont livrés les chroniques, mémoires, pamphlets pour la première partie du règne de Louis XIV : ils sont nombreux, mais, trop souvent, ce ne sont que des noms...

Mais une anecdote — qui est un peu plus qu'une anecdote — illustrera à merveille l'atmosphère de cette Cour (où, par ailleurs, régnaient les Fontanges et les Montespan). C'est Bussy-Rabutin qui nous la raconte (74). « La facilité de toutes les dames avait rendu leurs charmes si méprisables à la jeunesse qu'on ne savait presque plus à la Cour ce que c'était que de les regarder; la débauche y régnait plus qu'en lieu du monde, et quoique le roi eût témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour ces sortes de plaisirs, il n'y avait qu'en cela qu'il ne pouvait être obéi. » Un jour — vers 1678 — quelques seigneurs particulièrement hardis — nommément Guiche, Grammont, Tilladet, Manicamp, Biran, Tallard, entre autres — eurent l'idée de fonder une société secrète, une « confrérie », dont les statuts prévoyaient l'abstinence totale à l'égard des femmes, le port d'un insigne qui représentait un homme foulant une femme aux pieds, « à l'exemple de la Croix de Saint-Michel, où l'on voit que ce saint foule aux pieds le démon ».

Ce qui était moins innocent, c'était que chaque candidat à l'admission devait être « visité » par un des quatre grands-prieurs (on comprend ce que cela veut dire). Mais il faut croire que cette condition n'était pas si désagréable, puisque la confrérie s'accrut rapidement.

---

(72) *Arcadie*, n° 39, mars 1957, p. 15.

(73) Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*.

(74) Bussy-Rabutin, *La France devenue italienne*.

Elle s'accrut même de façon si brillante, le jour où deux princes de la famille royale y entrèrent, que son éclat attira la foudre royale.

(A suivre.)

MARC DANIEL.

---

---

## O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,  
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

---

---

## MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

*Articles en langue anglaise • Publication bi-mensuelle*

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

1 350 F par an - envoi imprimé.

P. O. Box 1925, Los Angeles 53, California, U.S.A.

# JEAN TOUT-FOU

par

DENIS BRUN

Quand je l'ai rencontré pour la première fois c'était un soir ni plus ni moins qu'un autre. Marseille s'enfonçait dans un automne doré et j'étais venu comme chaque jour à ce « Bar des Inquiets », près des bassins d'Arenc. Généralement vide quand j'arrivais, le café se remplissait peu à peu de clients passagers, dockers venus prendre un verre entre deux chargements, quelques oisifs, des inquiets peut-être, et une vieille marchande de paniers que tout le monde appelait Tasie. En m'asseyant près de la petite fenêtre étroite qui me plaisait, je remarquai debout au comptoir un jeune ouvrier blond devant un verre de vin blanc. Alors, pourquoi ? — tandis que le patron se préparait à m'apporter ma bière accoutumée je me surpris à lui crier : « Non ! ce soir, un blanc ». L'homme du comptoir se retourna à demi vers moi. « Le blanc y a que ça, dit-il, surtout quand on est inquiet, hein patron ? ». L'unique inquiétude de ce dernier était de vendre moins que la veille.

Je laissais comme chaque soir le temps mourir avec la lumière puis s'éteindre dans le beuglement des sirènes des entrepôts. L'inconnu buvait un second verre, j'en commandai moi-même un autre. Il n'y a pas à dire, une bière fait plus de profit... En partant, après six heures je pris une cigarette pour me tenir compagnie dans les rues; au passage l'homme m'offrit du feu d'un briquet qui fumait. Je le remerciai; il sourit et me tendit sa main, dure au toucher. Regardant la mienne, ma main blanche et vaine il me dit : « Moi aussi, avant, j'avais des mains comme ça ». Il reprit son verre; je le trouvai beau. Dehors et dans mon cœur il faisait bon.

Le lendemain, il pleuvait. « Il », n'était pas au bar quand j'y arrivai. Je reprenais mes habitudes, la bière, ma place près de la fenêtre, ma solitude et l'eau qui pleurait sur les vitres. Ce soir il y avait davantage de monde; Tasie semblait en forme et l'on riait autour d'elle, même Paul — le patron — était tout gai. Sur moi seul s'était concentrée l'inquiétude comme s'il me manquait quelque chose, quelqu'un. La mousse de ma bière me parut plus amère. C'est alors qu'il entra.

Sur la porte il s'ébroua et réclama sa consommation : « Un grand blanc ». L'eau avait ébouriffé ses cheveux; il s'essuya le visage

d'un revers de sa manche et m'aperçut. De la main il me fit un signe gentil. Je lui souris; ma bière n'avait plus d'amertume; et dehors la pluie s'arrêta.

Arrivé au comptoir il but une gorgée, hésita et prenant son verre, vint à ma table. « Ça ne vous ennuie pas que je vienne ? J'en ai marre d'être debout et on a l'air con tout seul à une table. » J'approuvai en riant, il rougit à peine. « Oh ! vous c'est pas pareil... » Sa gêne même me plaisait et j'étais heureux de le voir de près. Il n'avait rien d'extraordinaire; il était grand et fort avec des yeux gris bleu; ses vêtements tachés de plâtre disaient son métier, une chemise kaki où manquait un bouton s'entr'ouvrait sur sa poitrine et sur la table, jouant avec le pied du verre, il avait posé ses mains mouchetées elles aussi de taches blanches qu'il écaillait parfois de ses ongles carrés; des mains d'homme, fatiguées, mais que je trouvais belles. Ce soir-là, je ne partis pas à six heures; c'est à peine si j'entendis les sirènes hurler dans l'air moite la fin du travail. Tard, quand je le quittai, que savais-je de lui ? Depuis deux mois il travaillait dans une entreprise de reconstruction, vivait seul dans un meublé; il aimait le cinéma, les chansons à la mode, les magasins des rues, surtout le soir, il savait nager, mangeait de tout, était robuste et personne ne lui faisait peur; parfois aussi il s'ennuyait... Marseille n'était pas son pays, il y était depuis moins d'un an, il venait du Centre, mais « une ville ou une autre, ça se vaut, pas vrai ? ».

Il m'avait dit aussi « avant de venir ici, c'était pas pareil ». Son travail ne lui déplaisait pas mais « de toute façon il faut bien faire quelque chose ! Moi j'aime être libre, tu comprends... enfin oui, je vous dis tu, faut pas m'en vouloir, je cause comme ça, mais c'est pas méchanceté. On doit être à peu près du même âge; j'ai vingt-trois ans (j'en avais vingt-cinq) alors je vous dis tu. Au boulot les gars se foutent de moi, ils disent que je ne sais jamais ce que je vais faire, ni ce que je veux; eux ils sont contents quand ils peuvent se saouler le samedi soir, bouffer leur paye d'un coup ou lever des filles. Mais j'aime mieux me promener, trouver un coin qui me plaise et boire un verre tranquille, ou alors... Tiens, tu vois, enfin oui, tu vois, avant j'allais dans un petit bistrot du côté de la Joliette, ça me distrayait, et un jour en me promenant j'ai vu ça : « Bar des Inquiets »; ça m'a plu. Maintenant je viens là, je m'y sens bien et puis je suis content de t'avoir rencontré. Vous avez une bonne tête, une tête qui me plaît; tu dois être chic, si, si, ça se voit tout de suite. Tu dois être instruit et comprendre beaucoup de choses. »

Oui, je comprenais et j'avais peur de comprendre. « Tout le monde pourrait comprendre; seulement il y en a beaucoup qui ne veulent pas, qui sont prêts à vous piétiner si l'on ne pense pas comme eux. » — « C'est vrai, mais à toi je n'aurais pas peur de dire n'importe quoi... »

Alors je commençai à lui parler un peu de moi, de cette enquête sur les statistiques du recensement qui allait me retenir encore

## JEAN-TOUT-FOU

un mois ou deux à Marseille. Il s'intéressait. Sa compagnie m'avait plu et je le lui dis : il parut content et rit de toutes ses dents; il me plaisait davantage encore. En quittant le bar où Tasle s'était endormie sur une banquette, le visage congestionné, il me dit : « Je m'appelle Jean, mais au boulot les gars disent que je suis un peu dingue, drôle quoi, pas normal, alors ils m'appellent tous Jean-tout-fou. Ça m'est égal; je fais ce qui me plaît, c'est ce qui compte. »

Je lui dis mon nom aussi. Poignée de main. Cigarette; la flamme du briquet qui tremble et fume. Je n'avais pas osé lui parler de ses mains d'avant mais nous devions nous revoir. Et, dans la nuit mouillée, je me répétais ce nom « Jean-tout-fou » comme celui d'un vrai gars; et je me sentais heureux.

Et tous les soirs nous nous retrouvions devant nos verres; peu à peu il en vint à aimer la bière que je changeais moi-même parfois pour ce vin blanc un peu sucré qu'on nous servait. Il nous arrivait de rester de longs moments sans rien dire, simplement là, chacun réfléchissant à ce que l'autre avait dit. Et toujours il y avait sur la table ses larges mains étalées aux ongles carrés, aux doigts épais.

Je l'admiraïs de plus en plus; son visage toujours mal rasé, ses cheveux dépeignés, son allure de loup sauvage, tout contribuait à me le faire trouver beau; je n'osais pourtant l'interroger sur rien.

Vers la fin de novembre, une quinzaine de jours après notre première rencontre, il parla : « Vois-tu, avec toi, je ne me gêne pas; ici, je connais pour ainsi dire personne; toi, tu es un bon copain, je vais te dire — mon cœur battait fort — Je suis pas comme les autres, non, je suis bien Jean-tout-fou. J'ai pas toujours été ouvrier. Si je suis là c'est parce que je l'ai voulu. Ecoute bien... » Nous sommes sortis dans la nuit.

Comme tout le monde il avait été petit... Ses parents tenaient un commerce dans un bourg des rives de la Loire; son enfance champêtre avait connu la douceur des jours. Et tandis que nous marchions sur le boulevard troué par les réverbères, je revivais, avec lui, son passé. Depuis notre sortie du bar et sans doute parce que les ténèbres me dérobaient son visage, sa parole était plus vive, ses propos moins hésitants. Je devinais près de moi cette masse robuste de jeunesse adoucie par l'ombre, mais fraternelle et que j'aimais.

D'abord des années sans histoire, « puis nous avons déménagé; on est allé à Bourges. On m'a fait étudier jusqu'au brevet et après je suis entré dans un magasin d'abord comme commis puis après, aux écritures; je n'étais pas malheureux ».

Nous approchions de son quartier. « Viens jusque là, tu verras où je loge ». Les rues étaient plus étroites mais le brouillard y était moins lourd. Je songeais en l'observant au bel adolescent qu'il avait dû être, et sous les vêtements grossiers je cherchais à deviner les lignes d'un corps qui m'attirait.

« Oui mais, j'aimais être libre — chacun ses goûts, dis — j'avais dix-neuf ans et je rentrais tard ou tôt le matin (il se mit à rire) mes parents n'aimaient pas cela. Ils auraient toujours voulu me garder tout petit, bien à eux; (je t'ai dit que chez nous j'étais le dernier ?) et moi je voulais vivre et m'amuser. Bon, un soir voilà que ma mère me fait toute une sortie sur ma conduite, qu'elle avait honte de moi, que les voisins allaient jaser, que dans un commerce et ci et ça... Mon vieux, j'ai foutu le camp trois jours, mais je suis revenu. Ah ! qu'est-ce que j'ai pris, mais je l'aimais bien ma mère. Ça y est, on est arrivé; j'habite au troisième. Un de ces jours je te ferai monter mais aujourd'hui j'ai un de ces bordels là-haut; ça me gênerait que tu voies cela. »

Enfin je savais où te retrouver; nous nous sommes quittés et du coin de la rue j'ai vu ta fenêtre s'allumer. Je suis rentré, seul en t'imaginant dans cette chambre, ôtant tes vêtements, t'étirant nu après t'être lavé. Comme j'étais seul !

« Bonjour, Jean-tout-fou. » — « Salut, vieux, pas chaud ce soir. Bientôt on aura fini sur ce chantier; le nouveau va me rapprocher de chez moi. Tu sais hier j'ai regretté de ne pas t'avoir fait monter; le bordel, tu t'en fous, hein ? » — « Oui; moi aussi j'ai regretté... » — « Eh bien ! tout à l'heure tu viendras. »

Deux blancs; cigarettes; nuit au dehors; un visage vivant; un ami devant moi. C'était le décor de chaque soir et rien ne m'en lassait. J'avais trouvé calme et paix au Bar des Inquiets, peut-être le bonheur. Je lui demandai la suite de son récit. « C'est vrai que ça t'a intéressé ? T'es un vrai copain. C'est drôle, tu vas dire que je fais mon Tout-fou, mais c'est vrai, tu es mon meilleur copain. » Les dents blanches riaient, les yeux voilés de douceur. « Toi aussi, sais-tu. Et ma foi des vrais copains, qui ne vous laisseront pas tomber au premier coup dur, des gars qui seront chics même si vous ne pensez pas comme eux, ça c'est rare. Je suis sûr que je pourrais te dire n'importe quoi, tu ne te fâcherais pas. » — « C'est vrai; mais tu vois, le premier jour je t'ai dit que tu étais un chic type. Je ne me suis pas trompé. »

Peu à peu je devenais fou de lui, sa pensée me poursuivait, le désir me rongea; sans espoir ? Un soir tout en parlant il avait relevé sa manche et j'avais vu son bras fauve, un peu velu et musclé; il y avait aussi ce petit morceau de poitrine dans l'échancrure de sa chemise; c'était peu de chose; c'était tout ce que j'avais de lui.

« A vingt ans je suis parti au service, dans l'infanterie, tu penses. J'al quand même eu de la chance, j'étais du dernier contingent à ne faire qu'un an. — Non, ça ne m'a pas paru trop long. — J'ai connu des tas de gars gentils, mais une fois le service fini, on oublie ! On se promet de s'écrire, et puis le temps passe, et puis ça y est, plus rien. En rentrant j'ai repris ma place et ça marchait. Je vivais. Toujours le soir je sortais; des fois même je ne rentrais pas de la nuit; à la maison ça chauffait ! »

## JEAN-TOUT-FOU

Il me disait cela simplement avec ses mots sans recherche, des mots nus que j'aimais.

« A ce moment-là j'avais des mains comme toi, pas esquintées. Dans un bureau on ne s'abîme guère les mains; oh ! c'est pas un reproche, il faut bien que tous les boulots se fassent. »

Je ne pouvais rien dire, rien faire; l'aimer seulement.

« Et voilà qu'à ce moment-là, ça fait deux ans, mes parents se sont mis dans l'idée de me marier. Je sais pas ce que tu penses des familles, mais souvent les parents ne comprennent pas; ils voudraient vivre leur vie et celle de leurs enfants... Bref j'avais l'âge, qu'ils disaient, ça n'était pas une vie de rester tout seul, je gagnais ma vie, la petite Untel était gentille et telle autre était une fille sérieuse, et ainsi de suite.. Moi, ça n'était pas dans mes idées de me marier; les filles, ça va un moment mais cela ne me plaisait pas. J'ai essayé d'expliquer cela à mes parents : ils n'ont pas compris. »

Moi non plus, je n'osais comprendre. Ce serait trop beau; il m'aurait déjà parlé; j'aurais deviné. Ah ! qu'il est difficile de poser une question à ceux qu'on aime. Je l'écoutais, le cœur comme dans un étou. Le Bar des Inquiets reprenait toute sa valeur. Il continua :

« Et tout le temps c'était le refrain : Marie-toi... Cela ne signifie rien de traîner le soir dans les rues jusqu'à pas d'heure. On ne t'a pas élevé comme ça. J'en avais marre; ma sœur — mariée elle, et deux gosses — s'en est mêlée; mon frère, marié aussi, se fichait de moi. Alors je leur ai dit à tous que si je prenais une femme on en entendrait parler. Et un jour où l'on s'était disputé plus fort que d'habitude, je suis parti; je venais de toucher ma paye. Il y avait au bout de notre rue une femme que tout le monde montrait du doigt; elle avait toujours ses quatre ou cinq gars dans la semaine, la putain du coin, et moche avec ça ! Je suis allé la trouver et — avec de l'argent on s'arrange toujours — on s'est arrangé. J'ai passé la nuit chez elle, mais avant je me suis promené avec elle partout où on pouvait nous voir; au café, dans les rues, au ciné et je lui donnais le bras et je disais bien bonjour à tous les gens de connaissance qu'on rencontrait. La putain ne comprenait rien. » — « Vous avez fait l'amour ? » — Penses-tu, je suis pas fou. Ce que je voulais c'était déguster mes parents de leur idée de mariage. Le lendemain au lieu d'aller au boulot, je me suis encore promené avec elle, jusque devant chez nous; mes parents m'ont vu, les gens me regardaient. J'ai acheté des fleurs à « ma femme », tu parles ! Restaurant, ciné, et tout; le soir j'avais quasiment bouffé toute ma paye; alors je suis retourné à la maison. »

Pour une fois j'avais peine à comprendre, je n'arrivais pas à croire ce que tu me disais. J'attendais je ne sais quoi. Peut-être le moment...

« Il n'y a pas eu de scène; simplement mon père m'a dit que je n'avais qu'à m'en aller, que j'étais un garçon sans cœur, un

ingrat, un salaud. Oui, mon père m'a dit cela; Ma mère n'a pas voulu me le voir : elle pleurait. Je la faisais mourir, que disait mon père. Il m'a donné dix mille francs et je suis parti. Ils n'avaient rien compris et moi, je n'avais plus rien. »

Jean ! Jean-tout-fou ! comme je t'ai aimé à ce moment-là. C'est alors que, par-dessus la table, j'ai posé ma main sur la tienne; c'est tout ce que je pouvais faire. Tu m'as regardé; et je ne trouvais rien à te dire. Je m'en voulais et j'étais tout mal. Alors quand même, très vite et tout bas je t'ai dit : « Je t'aime bien moi. » — « Oui, je sais, moi aussi je t'aime... bien. »

Nous avons quitté le bar et sa musique idiote et, pour la première fois, nous sommes allés ensemble à ce petit restaurant que je connaissais. T'en souviens-tu ? Tu as tenu à payer le vin et longtemps on est resté comme ça, sans causer, en mangeant, puis tu as dit : « Deux copains, oui il n'y a rien de tel ». Tu avais tout dit mais je ne savais pas encore et toi non plus tu ne savais pas..

« Alors j'ai pris le train et j'ai cherché du boulot. A Angers, j'en ai trouvé au bout de deux jours — c'est long deux jours et dix mille francs c'est pas beaucoup — bon, j'ai trouvé du travail sur un chantier comme aide-maçon. Je ne savais pas faire grand chose; toute la journée j'ai chargé du ciment dans des brouettes que les autres venaient prendre. Le soir, j'étais crevé et si tu avais vu mes mains ! Ah, quand j'ai été tout seul dans ma chambre d'hôtel, j'en aurais pleuré, de les voir, mes mains, pleines d'ampoules écorchées; tu comprends, de les voir ! Et depuis, elles sont plus jamais devenues comme avant. »

Je tournais mon café pour faire quelque chose, j'éprouvais un sentiment étrange. Jean-tout-Fou était beau; sous une écorce rude il avait gardé une âme de petit gosse que l'on peut gronder mais aussi serrer fort contre soi. — « Et après, qu'est-ce que tu as fait ? »

« Je me suis habitué. Oh ! je regrettais bien de temps en temps ma chambre de chez nous, mon lit blanc et tout, mais on se durcit — c'est comme les mains — on finit par se durcir tout entier, et puis quand le boulot est dur, on n'a pas le temps de penser; c'est mieux. Au bout d'un mois avec deux ou trois camarades, on est partis pour La Rochelle où j'avais su qu'on embauchait : c'était pas trop mal. C'est là que j'ai appris le plâtre... C'est mieux payé. Et comme ça d'une ville à l'autre je suis arrivé ici. L'entreprise où je travaille c'est plus sérieux, et je compte y rester. Voilà; je t'ai tout dit; j'avais encore jamais raconté cela à personne; mais toi, c'est pas pareil. »

Nous sommes sortis; le ciel était clair et le vent coupait. Tu as relevé ton col, (je te vois encore), et tu m'as dit que « par ce temps-là on imper comme le mien n'était pas suffisant et que je devais faire attention ». J'avalais envie de te prendre, de te dire... J'avais peur de tout perdre en parlant, peur de laisser passer l'amour. Alors je me suis mis à parler; je t'ai en raccourci raconté ma vie et tu n'as pas ri. Souviens-toi, Jean-tout-Fou, tu m'écoutais

## JEAN-TOUT-FOU

dans la nuit, tu me questionnais et tes paroles étaient chaudes comme une étreinte.

Tout de moi t'intéressait; quelquefois tu te penchais en avant pour mieux m'entendre; tu étais là — le Bonheur — à portée de la main. Il fallait en finir; je m'informai : « Et maintenant, tu penses te marier ? » — « Non, ça ne me dit toujours rien. Une femme chez moi me plairait huit jours, mais toute une vie... non, ce n'est pas possible. » — « Mais (j'insistais), on trouve à s'amuser ici ? » — « Un peu, ça dépend; oh, des putains tu en trouves des pleines rues; si tu veux aussi, je t'indiquerai des bars. » — « Tu y vas quelquefois ? » — « J'y suis déjà allé avec les copains du boulot; c'est amusant de voir les filles aguicher les garçons, mais moi ça ne m'intéresse pas. » — « Moi non plus; mais, tu trouves quand même à t'amuser, tu as une petite amie ? » — « Non, je m'amuse un peu, comme tout le monde. Qu'est-ce que tu veux, on est comme on est... moi ce qui me plaît — je te l'ai déjà dit — c'est d'être libre et de pouvoir faire ce que je veux. Chacun doit pouvoir faire comme il veut. » — « Je suis un peu comme ça aussi, moi, mais il y a des jours où je me trouve seul, et je m'ennuie. » — « Depuis que je te connais, je ne m'ennuie plus, la journée passe vite quand je pense que le soir je vais te retrouver. » — « Tu as raison, Jean, deux bons copains c'est ce qu'il y a de mieux. »

Il faisait froid, nous marchions vite, il serait bientôt chez lui. Je répétais : « Deux copains, comme nous, c'est ce qu'il y a de meilleur. Il me saisait le bras : « Alors, dis, t'es comme moi ? » — « Jean-tout-Fou, tu sais que je t'aime ! » — « Tous les deux pareils, je peux pas y croire; oh ! comme on va pouvoir s'entendre. »

C'est ce soir-là que pour la première fois j'entraï dans la chambre de Jean-tout-Fou. Grande, bien tenue, elle me plut parce qu'elle était celle de mon ami; de ce soir elle fut aussi la mienne. Le vent pouvait siffler dans les rues, le froid se faire plus piquant, nous ignorions le monde. Au physique comme au moral nous n'eûmes plus de secret l'un pour l'autre. En chassant les nuages le vent d'hiver avait allumé pour nous les étoiles de l'espoir.

Il me parut de ce moment que ma vie prenait un sens et quand je pensais à mon bonheur c'était comme si je venais de retrouver un air longtemps cherché en vain. Le Bar des Inquiet se souvient peut-être encore du sourire de mon ami, de l'éclat de son regard; peut-être a-t-il gardé quelque chose de notre joie.

Tous les soirs nous nous retrouvions et nos conversations n'avaient pas de fin. Il y avait toujours quelque chose à découvrir à l'autre, quelque secret dont le fardeau devenait, à deux, plus supportable. Nous pensions à nos deux vies comme à quelque chose d'éternel. Pourtant je savais que chaque jour me rapprochait d'un départ détesté; Jean-tout-Fou aussi le savait mais nous n'en parlions pas, nous n'avions que le temps de vivre le présent.

Et le dernier jour arriva; ni lui ni moi ne voulions y croire et

j'avais dans ma poche le billet du retour. Il avait mon adresse, moi, la sienne, mais il avait dit : « On s'en va, on promet d'écrire, et puis le temps passe, et puis ça y est, plus rien. » Le beau rêve allait-il s'éteindre ?

Dans le Bar, Tasia chantait — faux, naturellement — et pourtant j'aimai sa voix en cet instant car elle faisait partie de ce cadre banal où Jean et moi nous étions connus.

Il s'inquiétait de l'heure de mon arrivée, de ce que j'allais faire à Paris, de mes habitudes... S'il avait pu il m'aurait suivi partout; c'était un fidèle.

.....

Je suis retourné à Marseille l'an passé. Comme autrefois, c'était novembre. Le Bar des Inquiets est toujours là. J'y suis entré comme avant, j'ai repris ma place près de la petite fenêtre qui me plaisait. Paul — le patron — m'apporte un demi. Dehors la nuit tombe et ma bière est amère.

Alors la porte s'ouvre, le soleil emplit le monde, le sourire unique est là devant moi. La grosse main tendue m'apporte le bonheur. Rien n'a changé, le monde est jeune comme au premier jour. Ami, buvons la joie. « Je t'attendais, tu es venu ! »

« Oui, Jean-tout-Fou, la vie est belle. »

DENIS BRUN.

---

---

# RELIURE

## POUR L'ANNÉE 1956

(dos en cuir, couleur verte)

700 F. (port compris)

# TRAVESTISSEMENT ET SEXUALITÉ

par

LUCIEN FARRE

Le travestissement est l'un des apanages les plus critiquables de l'homosexualité, l'un des côtés les plus étonnants, les plus ridicules, le moins explicable.

Car, si nous définissons l'homosexualité comme l'attrance d'un homme envers un autre de même sexe, on ne comprend plus lorsqu'un des deux tend à se travestir en un personnage du sexe opposé.

Si, chez l'un des deux partenaires, toutes les apparences sont celles de la femme, où est l'homosexualité ? Le travesti homosexuel apparaît alors comme un ersatz de femme, un produit de remplacement qui a perdu toutes les qualités viriles et n'a su gagner aucune des qualités féminines.

Ce fut ce problème qui fut à la base de notre réflexion sur l'homosexualité et le travestissement et qui nous conduisit à cette conclusion d'apparence paradoxale :

« De deux homosexuels, c'est l'homosexuel travesti (ou celui qui recherche les travestis) qui est le plus « dans la norme », le moins inverti — et c'est l'homosexuel viril et celui qui ne supporte pas le travesti qui est, du point de vue social, le plus « anormal », c'est-à-dire que, le premier subit encore l'influence phylogénétique de son espèce, alors que le second en est entièrement dégagé.

Une remarque s'impose immédiatement : ce n'est pas parce que le travestissement est l'apanage de nombreux homosexuels qu'il ne doit reconnaître qu'une seule cause, à savoir l'inversion sexuelle. De même il est faux de prétendre que le travestissement soit un phénomène rare, ou anti-social. Ce sont là des jugements hâtifs qui ne résistent pas à l'examen objectif des faits.

Le travestissement est un phénomène extraordinairement fréquent et général, non seulement dans l'espèce humaine, mais dans les espèces animales. Cependant ce n'est que dans l'espèce humaine qu'il acquiert ses caractéristiques essentielles, qui en font une manifestation originale.

Dans le court exposé qui va suivre, nous nous proposons d'énoncer simplement les divers aspects du problème, d'essayer peut-être de serrer aussi près que possible sa définition, d'en exposer les causes et surtout, de montrer à quel point le travestissement est essentiellement un acte sexuel.

Pour cela il est nécessaire de renvoyer le lecteur à notre définition de l'acte sexuel, telle que nous l'avons exposé dans nos

précédents articles. Il est donc bien entendu que dans ce qui va suivre, nous considérerons la sexualité sous son aspect ontogénique — et que nous emploierons le terme « génito-sexuel », chaque fois qu'une composante phylogénétique viendra se mêler à notre raisonnement.

#### DEFINITION DU TRAVESTISSEMENT

Le petit Larousse donne du travestissement la définition suivante :

« Le travestissement est l'action qui consiste à se déguiser sous l'habit d'un autre sexe ou d'une autre condition. »

Nous ajouterons : « ou sous l'habit d'une autre époque, ou sous les apparences d'un autre âge (rajeunissement) ».

Mais même ainsi développée, cette définition du travestissement est peu satisfaisante.

#### MULTIPLES APPARENCES DU TRAVESTISSEMENT

En effet cette définition laisse à supposer que le travestissement est un phénomène rare, réservé à certains moments de la vie (Mardi Gras, Mi-Carême, etc.) ou à certains individus et que ce phénomène est un déguisement, c'est-à-dire une apparence trompeuse. Or, nous allons voir que non seulement le travestissement n'est pas un phénomène rare, mais encore qu'il sert la vérité et est souvent une approximation de cette dernière plus précise que le non-travesti.

#### FREQUENCE DU TRAVESTISSEMENT

La femme qui se maquille, ou qui cache son âge, le jeune homme qui porte la barbe pour se vieillir ou l'homme qui porte des moustaches parce que cela fait sérieux, la femme qui se met en robe du soir, et l'homme qui revêt son frac, se travestissent au même degré que l'enfant qui joue aux indiens et aux cow-boys. Beaucoup de gens qui briguent des décorations et qui les portent, se travestissent parce que la décoration comme son nom l'indique « décore », n'est pas seulement une récompense, mais un habit qui laisse supposer à autrui que celui qui la porte est un être qui en est digne, un citoyen honnête, un patriote courageux, etc. Actuellement en particulier, on peut dire que la décoration remplace le plus souvent les qualités qu'elle est censée récompenser.

Le travestissement peut être héréditaire : la noblesse en est un exemple, qui lègue à des rejetons incapables des titres conquis par des pères valeureux.

En politique, le travestissement est chose courante : il porte sur le nom, les gens changent leur patronyme, c'est fréquent chez les étrangers, les israélites.

Le théâtre lui-même, les arts en général sont inséparables dès leur origine du travestissement. Ils naissent du besoin qu'a l'homme

## TRAVESTISSEMENT

d'être un autre. La tragédie commence, comme le fait remarquer si justement Mme Marie Delcourt, lorsque cet autre « se détache d'un groupe homogène qui chante à l'unisson...», personnage qui ne pense pas comme les autres, qui dialogue avec la foule, soit qu'il veuille l'entraîner, soit qu'il veuille l'arrêter malgré elle ». Et nous sentons immédiatement, ici, comme dans l'acte sexuel, cette opposition de l'unique, de la personnalité humaine, du sexuel, avec la masse, avec l'espèce, avec le génital. Et, au nœud de cette opposition, le travestissement !

Le théâtre est le symbole de la libération de l'homme hors de la foule, le symbole de l'opposition de la liberté humaine au destin manifesté soit par l'inertie d'une foule, soit par l'inertie d'une autre personnalité humaine. Il était donc normal qu'il devint à son tour, d'une manière obligatoire, l'une des sources majeures du travestissement, et — comme par hasard — l'un des centres de la vie homosexuelle, c'est-à-dire de la vie sexuelle, indépendante de tout contexte génital, de tout souci de l'espèce.

Travestissement encore, bien sûr, le roman, le cinéma, le cirque, dans lesquels les acteurs, les spectateurs partagent la vie, les aventures, les amours et la mort de héros imaginaires, qui sont autant de symboles de la liberté luttant contre le destin, de la personnalité humaine luttant contre la masse.

## TRAVESTISSEMENT ET DÉGUISEMENT

Nous pensons qu'il est temps maintenant de mettre le lecteur en garde contre ce que cette définition de travestissement, conçu comme déguisement, peut avoir d'involontairement péjoratif et sous-entendre quelque tromperie sur la qualité ou sur la nature de celui qui se travestit.

Au contraire, très souvent, le travestissement loin d'avoir le leurre ou la tromperie pour but, est au contraire un effort désespéré et par cela même tragique, pour manifester sa véritable personnalité, pour paraître ce que l'on est.

Est-ce à dire que le côté « mensonge » doit être toujours exclu ? Non pas. Le côté mensonge et le côté vérité se côtoient et s'entremêlent, comme le côté fuite et le côté piège. Le travesti repousse et attire. Il est mystérieux et redoutable. Il est celui qu'il est, mais il paraît différent de ce que l'on croit qu'il est. Il est plus nu que s'il était nu. S'il était nu on ne le connaîtrait pas. Il est le visage de l'âme. L'habitude condamne à supposer cette âme à la forme du corps. Le travesti secoue les habitudes. Quand il retire le masque, il y a toujours une déception. Car on avait vu une âme et on aperçoit un visage.

Il faut une certaine lâcheté et un grand courage à se travestir, mais lâcheté et courage s'appliquent en des points de force inhabituels. Tout l'équilibre de notre réflexion se trouve faussé.

## PHILOSOPHIE DU TRAVESTISSEMENT

Une telle multiplicité, une telle fréquence du travestissement nous montre donc que le travestissement correspond non à une exception ou à une fantaisie de la nature, mais à un besoin inné de l'homme, que ressent depuis la nuit des temps toute l'espèce humaine. Aristote déjà, fait remarquer Mme Marie Delcourt dans son ouvrage sur Eschyle, reconnaissait qu'il est naturel à l'homme depuis l'enfance de revêtir et de jouer le personnage d'un autre.

Le travestissement animal existe aussi. Mais ce travestissement est uniquement motivé par des facteurs phylogénétiques; conservation de l'individu et conservation de l'espèce. Chez l'homme au contraire le travestissement apparaît souvent comme un suicide, c'est-à-dire un acte libre par lequel cet homme clame son opposition à la masse.

Tout se passe en effet comme si le travestissement, chez l'homme, correspondait à un besoin extrêmement profond, plus profond et plus difficile à comprendre que ne le laissait supposer notre définition du départ. Il apparaît alors, essentiellement, comme le signe d'un mécontentement. Mécontentement de sa condition actuelle, révolte contre l'immédiat, défi, peut-être, à Dieu.

L'homme travesti cherche à échapper à ce qui l'entoure : c'est une fuite. Fuite devant la police, fuite devant la condition sociale, fuite sexuelle, fuite hors du temps, fuite même hors de la raison. Poussé à l'extrême, le travesti devient criminel, peut-être cannibalisme, peut-être vampirisme ou lycanthropie ou plus fréquemment folie.

## HISTOIRE DU TRAVESTISSEMENT

Cette définition du travestissement conçu comme fuite et révolte hors des conditions de la vie est signifiée dans l'histoire de notre époque, par l'extraordinaire importance donnée aux fêtes travesties (la Mi-Carême, le mardi gras, le carnaval étaient autant d'institutions sociales. Leur extravagante frénésie servait de trop plein au subconscient social et permettait aux individus de se libérer une ou deux fois l'an de toute contrainte politique, sociale, morale, sexuelle, voire religieuse. Ces fêtes étaient un exutoire.)

Ce qu'il faut en tirer c'est que, historiquement, le travestissement est lié d'un côté à la naissance de la tragédie et à l'apparition du sens tragique de la vie, de l'autre côté à l'idée plus générale et en même temps plus personnelle de liberté ou de libération.

## MYSTIQUE DU TRAVESTISSEMENT

Mé à l'idée du tragique et à l'idée de la liberté — surtout de la liberté sexuelle — le travestissement ne pouvait manquer de cotoyer par d'autres côtés le sens du sacré. Il est même possible, sinon probable, que le sacré soit à l'origine du travestissement

## TRAVESTISSEMENT

adulte. Toute religion est un travestissement à tel point qu'une religion sans travestissement apparaît presque comme inconcevable !

Dans l'incapacité absolue où l'homme est de concevoir la divinité, il était normal qu'il lui donnât toute une série de noms et d'apparences — souvent fort singulières, ou significatives — et qui ne sont qu'autant de travestis.

Certes, tout à fait dans la nuit des temps, le travesti n'existe pas : le soleil, la foudre, la tempête sont Dieu.

Il est vraisemblable que le premier travesti soit, ait été un acte essentiellement blasphématoire; celui par lequel un homme imaginait son Dieu sous des apparences autres que celles que lui offrait la nature. Ce travesti n'apparaît donc que secondairement surtout lorsqu'il s'agira de manifester ce Dieu ou de l'appeler dans quelque cérémonie. Ainsi, si le travesti n'est pas essentiel à l'idée de Dieu, bien qu'il soit indispensable à la majorité des hommes pour se le représenter, il est inséparable de toute religion depuis les plus primitives, qui honoraient des divinités à têtes d'animaux, jusqu'aux plus civilisées, qui honorent un dieu en trois personnes et qui lui donnent le sexe mâle et féminisent les prêtres chargés de le servir.

Donc, si le travesti n'est pas à proprement parler mystique, mais mythique — il est pourtant essentiellement religieux. Le véritable mysticisme, au contraire, peut être conçu comme une illumination directe de la divinité, hors de toute apparence; ce que l'on appelle l'extase et qui n'a rien à voir avec la vision.

Le travesti est religieux, c'est-à-dire qu'il relie les hommes entre eux soit d'une manière visible (habits), soit d'une manière plus discrète (insignes, poignées de main, etc.).

Toutes les religions, toutes les sociétés secrètes accordent au travestissement un rôle extrêmement important. Il est le signe majeur de toutes les initiations. En effet, pour beaucoup de ces religions, l'enveloppe charnelle est elle-même considérée comme un travesti que l'homme quitte après la mort (soit pour reprendre un corps d'animal comme dans certaines religions asiatiques, soit pour revêtir le corps glorieux, comme dans la religion catholique).

Ce travestissement sacré est double. Il travestit d'un côté l'homme face à la divinité : il le féminise le plus souvent (robes des prêtres). Mais il travestit aussi la divinité elle-même et les formes qu'il donne alors à cette divinité sont diverses. Fréquemment phallique dans l'antiquité, la divinité finit par perdre son efficacité dans les religions ultérieures et arrive à retomber dans une enfance asexuée, au stade oral du développement puéril avec la religion catholique. On n'ose plus parler d'acte sexuel. Il est remplacé par un acte digestif. L'offrande de la fillette au bouc se transforme en une communion où l'on partage le pain et le vin. Mais si la foule traduit cela par la chair et le sang, il n'en demeure pas moins que ces deux espèces peuvent être interprétées d'une façon moins puérile (peut-être fût-ce là l'un des mystères des Templiers).

Si l'habitude nous fait paraître ce travestissement de la divinité en nourriture comme plus conforme à l'idée que nous nous faisons de la civilisation, il n'est rien moins que sûr que la civilisation y trouve son compte et que le bonheur de l'homme s'inscrive davantage dans cette rétrocession du stade sexuel, adulte, à un stade asexué, oral, puéril.

Quoi qu'il en soit, le travestissement sacré demeure, puérilisé ou sexualisé à l'extrême, comme une porte d'accès vers une compréhension plus haute de la divinité. Le travestissement apparaît, toujours, comme le signe d'un mystère, c'est-à-dire de la chose cachée qui ne peut être révélée à tous.

Quel est ce mystère ?

Sans doute, ce rôle fondamental, ce mystère du travestissement sera-t-il mieux accepté, si l'on comprend qu'il représente en fait tous les caractères d'un acte sexuel ou même, si l'on peut dire d'un acte supra-sexuel, d'un acte aussi extraordinaire par rapport à la sexualité que la sexualité l'est elle-même par rapport à la reproduction asexuée.

Et peut-être l'Eglise catholique n'a-t-elle plus besoin alors d'une représentation sexuelle de la communion entre l'homme et la divinité parce qu'elle s'est mise tout entière au-delà de la sexualité ? Cela serait possible, si comme nous le verrons, il n'y avait pas aussi, dans l'acte de travestissement, une part démoniaque, luciférique, sur laquelle nous reviendrons.

Quoi qu'il en soit, si nous acceptons que le travestissement présente en fait toutes les caractéristiques de l'acte sexuel — et nous verrons qu'il les présente —, du même coup, nous pénétrons plus avant dans la nature de l'acte sexuel lui-même, en recoupant parfois ce que nous avons déjà dit dans nos articles précédents.

Ainsi, arriverons-nous, à une vue un peu plus approfondie de la conception ontogénique de la sexualité.

#### CARACTÈRES COMMUNS A L'ACTE SEXUEL ET AU TRAVESTISSEMENT

Le principal de ces caractères ne serait-il pas de pénétrer, d'entrer dans une intimité différente de la nôtre — et en même temps faire partager notre propre intimité soit à un héros mythologique, soit à autrui ?

Chez l'enfant, chez qui l'activité sexuelle est réduite, le travestissement joue un rôle extrêmement important. Il disparaît alors que commence la véritable activité sexuelle. Il persiste lorsque cette activité sexuelle rencontre des entraves soit sociales, soit religieuses.

Pour en revenir à l'adulte, dans l'acte sexuel, l'homme essaie d'échapper à lui-même et de pénétrer dans autrui. C'est une connaissance double, et même triple, une connaissance charnelle, une connaissance intellectuelle, une connaissance spirituelle. C'est en ce sens de connaissance d'autrui que l'acte sexuel, nous l'avons

## TRAVESTISSEMENT

déjà vu précédemment, apparaît comme essentiellement moral et même comme la clef de voûte de toute morale.

Et c'est bien ce que nous retrouvons dans le travestissement. Il correspond à ce besoin de l'homme que l'on peut appeler le besoin de changer de peau.

Un poète, Verlaine, a très bien résumé les trois besoins fondamentaux de l'amour. Je m'excuse de citer les bribes du poème. Je n'ai pas le texte sous les yeux. Il s'agit d'une femme qui serait

*Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre  
...qui m'aime et me comprend !*

Ce besoin d'être ni tout à fait soi-même ni tout à fait un autre ou, plus affirmativement, d'être et soi-même et l'autre est le besoin d'ubiquité, qui est l'une des qualités essentielles de Dieu !

C'est en cela que le travestissement — et, plus généralement l'acte sexuel pur, c'est-à-dire l'acte qui a échappé à la génitalité — et donc, l'amour, apparaissent comme une invention démoniaque. « Vous serez semblables à Dieu », dit le démon ; et être semblable à Dieu signifie justement pouvoir être simultanément *soi-même et un autre*.

En littérature, nombreux sont les romans, les pièces, les récits, les légendes qui traitent ce sujet sous des formes diverses, l'anneau de Gygès, la baguette qui rend invisible dans les contes de fées, les métamorphoses, le mythe de Faust, l'histoire du Dr Jekyll et Mister Hyde, voici pêle-mêle les différents aspects que revêt le travestissement et le pouvoir qu'il confère.

Cela nous permet de constater aussi que ce mythe d'ubiquité n'est pas réservé à une part spéciale de l'espèce humaine, mais qu'il correspond à un besoin inné, historique de l'espèce humaine en général. En réalité, ce besoin d'ubiquité n'est qu'une des formes particulières du besoin de connaissance. Car comment mieux connaître, comment mieux pénétrer dans l'intimité d'un être qu'en prenant sa place ? La sexualité nous fait espérer connaître autrui dans ce qu'il a de plus intime et nous déçoit souvent. Si violemment que nous désirions l'amalgame avec celui ou celle que nous aimons, nous en restons toujours séparés. Au-delà de la conservation de l'espèce il y a dans la procréation, un élément mystique : l'enfant, lui, est effectivement un mélange indissoluble de ses deux parents : aussi, très souvent, l'amour trouve-t-il sa réponse dans la procréation, alors qu'il ne la trouvait pas dans la sexualité. Mais ceci est une autre histoire dont nous parlerons peut-être plus tard.

Si la sexualité, qui nous fait espérer à tort pénétrer le secret d'autrui, nous déçoit, le travestissement, qui révèle l'âme véritable de celui qui le porte, nous déçoit d'une autre façon, parce qu'il nous trompe sur l'enveloppe charnelle du travesti.

C'est cela qui est tragique : cet effort de l'homme qui essaie de se montrer tel qu'il est, tel qu'il se croit ! jeune, beau, page de la Renaissance italienne, et celui que nous voyons, méprisable, vieillard flétri et fardé. Mais, et c'est cela qui est important, rien ne

nous permet d'affirmer que nous soyons plus près de la vérité que lui !

#### RECHERCHE DU TEMPS PERDU, NARCISSISME ET TRAVESTISSEMENT

En réalité, le problème du travestissement est infiniment plus complexe encore que le schéma trop rapide que nous en donnons ici. A côté de ce besoin d'ubiquité, de ce besoin d'être soi-même et un autre, existe une autre forme d'ubiquité, narcissiste celle-là, plus particulièrement fréquente chez les homosexuels, en particulier chez ceux qui sont attirés par de très jeunes gens : cette ubiquité correspond au besoin d'être et d'avoir été. C'est une recherche du temps perdu, la nostalgie d'un moment de son enfance que l'on n'a pas vécu comme on aurait du le vivre. C'est le refus de se voir vieillir, le besoin de rester jeune tout en acquérant l'expérience que seul le temps peut nous donner : c'est, si l'on veut, la deuxième tentation luciférique, celle de l'éternité.

Mais revenons-en aux caractères communs à l'acte sexuel et au travestissement.

Ce deuxième caractère est le désir d'un partenaire, souvent — presque toujours — essentiellement différent de ce que l'on est soi-même. Et ce facteur joue aussi bien chez les homosexuels que chez les gens normaux. Chez ces derniers la différence est le sexe lui-même (nous y reviendrons plus loin). Chez les invertis, la différence sera d'autre nature.

En effet, alors que les classes sociales, les sociétés civilisées ou prétendues telles — comme les sociétés primitives dont elles ne diffèrent pas en cela — tendent à soumettre l'individu à une discipline de classe et l'empêchent de commettre l'acte génito-sexuel avec un individu d'une classe différente de la sienne (cf. Inde, bourgeoisie moderne, mésalliance, ostracisme, xénophobie) — le fait principal de l'individu humain est de rompre ces disciplines primitives et de manifester son indépendance en faisant un libre choix des objets de son désir, puis de son amour. Or, l'observation nous montre que lorsque cet individu écoute ses désirs véritables, ils le portent souvent vers des classes, des pays, spécifiquement différents de la classe ou du pays auquel il appartient lui-même (en littérature, c'est le thème si fréquent des rois épousant des bergères — dans la vie quotidienne, c'est l'observation cent fois renouvelée, des mésalliances, — c'est, chez les homosexuels intellectuels, le goût pour les gens du peuple, ou celui des petits bourgeois pour les chenapans et les vagabonds).

A ceux-ci, le travestissement permet de sortir de leur condition sociale et de communier avec ceux envers qui ils sont attirés. Plus encore, l'acte sexuel est travestissement.

Ce besoin de concilier en soi les extrêmes est, lui aussi, l'un des apanages de la divinité. De sorte que nous voyons en définitive les principales caractéristiques de la divinité naître et se développer sous l'influence de certains besoins innés, fondamentaux de

## TRAVESTISSEMENT

l'être humain, besoin dont l'origine est essentiellement sexuelle soit qu'elle se manifeste d'une manière directe, soit qu'elle le fasse par le biais du travestissement.

### TRAVESTISSEMENT, ART ET VIE

Je crois qu'en finissant ce très court exposé, il est nécessaire de souligner un autre côté du travestissement, côté aussi tragique que les autres.

L'homme, aucun homme ne peut vivre sa vie comme il aimerait la vivre. La société l'en empêche. L'une des portes de sortie, l'un des moyens de s'évader de cette société, de vivre sa vie malgré la société est l'art. Quand on parle de l'opposition qu'il y a entre l'art et la vie, on pose en réalité un faux problème. Non seulement il n'y a pas opposition entre l'art et la vie, mais l'art représente la seule manière possible de vivre sa vie — un peu comme on vit un songe — lorsque cette vie s'oppose trop aux normes sociales. C'est dire combien l'art est travestissement, combien art, vie et travestissement sont étroitement unis, inséparables. Peut-être aussi est-ce l'une des raisons pourquoi en notre époque — si peu favorable à la liberté sexuelle, par rapport aux époques antiques, ou aux civilisations orientales — l'homosexuel cherche et trouve dans l'art et le travestissement (pour ceux pour qui l'art est difficile) un moyen de vivre sa vie envers et contre tous.

Une dernière remarque qui en rejoignant ce que nous avons dit tout au début, nous permettra de fermer le cycle. Le véritable homosexuel est opposé au travestissement, aussi opposé au travestissement que le mystique est opposé à la « vision ».

Par définition, l'homophile cherche son semblable, un être identique à lui (et non un être différent — peu importe que cet être différent le soit par l'âge, par la couleur, par le sexe apparent, par la condition sociale). Le véritable homophile cherche l'*alter ego*. Il faut bien le dire, le véritable homophile n'existe pas. C'est un mythe. Tous les homophiles sont des hétérophiles en ce sens que s'ils peuvent aimer le même sexe qu'eux, c'est-à-dire être homophiles sexuels ou homosexuels, ils sont hétérophiles, par ce qu'ils désirent sexuellement la femme, et homophiles pour le reste, parce que très souvent, cette femme, ils la recherchent dans la même race, dans le même âge, dans le même milieu qu'eux-mêmes.

N'est-ce pas curieux d'opposer ainsi les homophiles hétérosexuels qui ne demandent au partenaire que la différence sexuelle, aux hétérophiles homosexuels, qui ne demandent au partenaire que la ressemblance sexuelle. Et cela a-t-il vraiment une si grande importance ? N'avons-nous pas l'impression, arrivé à ce degré de notre exposé, de couper les cheveux en quatre ? C'est pourtant ce que s'obstinent de faire avec le plus grand sérieux, les législateurs et les fondateurs de religions. Quant à nous, nous serions heureux si ce modeste exposé pouvait montrer à certains, combien les hommes si opposés, si différents qu'ils paraissent, se ressemblent en définitive entre eux.

LUCIEN FARRE.

# SUZY ET GILDAS <sup>(1)</sup>

par

YVES CERNY

V

## LE BEARNAIS (2)

Au château, la vie avait suivi son cours et je m'étais efforcé de ne m'en point trop dissocier.

En sortant de table, un jour, vers 14 heures, Kratkine m'avait proposé :

— Voulez-vous que nous parlions du Roi d'Ys ?

— Bien volontiers ! Le temps d'aller chercher mes maquettes et je suis à vous.

Suzy, qui se dirigeait lentement vers la terrasse, s'était arrêtée pour écouter ma réponse. Voulait-elle s'assurer que j'avais travaillé dans l'intervalle ou savoir si, pris à l'improviste, j'étais quand même disponible ?

Ma boîte étant restée au garage, il m'avait été facile de faire un saut jusqu'à la croix, pour y laisser le mot qui préviendrait Gildas.

Kratkine devait me retenir deux grandes heures, bavardant, interrogeant, jusqu'à la conclusion, que je n'espérais pas aussi positive :

— Dans un mois, à Paris, je vous convoquerai pour en parler avec mon équipe.

Suzy était reparue à l'heure du thé :

— Nous allons chercher Mme Spokowska à Port-Navalo. Vous venez avec nous ?

— Avec plaisir !

— Alors, prenez votre maillot : on se baignera, — du moins, si ça vous intéresse. Vous ne vous êtes plus baigné, ces jours-ci ?

Je me rappelai à temps avoir laissé mon maillot sur une corde à côté du garage. Depuis que je passais tous mes loisirs avec Gildas, je n'allais plus à la mer. Le médecin lui avait déconseillé les bains et je ne voulais pas lui imposer une telle trotte, à lui qui n'avait pas de bicyclette. Il me vint une idée :

— Ah ! fis-je d'un air enjoué, vous avez constaté que mon maillot restait sec, depuis deux ou trois jours, mais vous n'avez pas pensé qu'on pouvait s'en passer ? La plage de galets, après Saint-Gildas, est déserte la plupart du temps. En se tenant à l'écart, on

---

(1) Voir *Arcadie*, n° 36, 37, 38 et 39.

peut parfaitement se baigner... comme ça, sans gêner personne.

Elle avait rougi, sans que je comprenne si c'était de m'imaginer tout nu ou d'avoir reçu une petite leçon.

Il y avait eu, aussi, le départ du peintre et de sa femme. Indécrochables, ces deux-là, malgré les avertissements qui ne leur avaient pas manqué. Nous savions que c'était elle qui le poussait à rester, mais nous ne pensions pas que cela irait jusqu'à cette ultime tentative pour gagner quelques jours.

Il fallut un échange de répliques, visiblement concerté, entre Kralkine, Suzy et Mme Spokowska, pour que le peintre, perdant pied peu à peu, finisse par avouer :

— Edwige pensait... nous pensions rester encore quelques jours, le temps d'écrire chez moi que nous allions arriver...

• Edwige regardait devant elle, l'air absent.

— Mais, nous ne vous mettons pas à la porte ! s'était écrié Kralkine, les mains ouvertes de bonne foi, ajoutant aussitôt, suave et inconscient : Quoique, pratiquement, cela revienne au même... J'attends deux de mes collaborateurs et leurs femmes, demain. Alors, ma voiture pourra vous amener à Vannes en allant les chercher. Notre amie Suzy vous aidera à choisir un train : elle a sûrement un horaire. (Vous savez qu'elle est étonnante ? A ma connaissance, elle est la seule femme capable d'interpréter, sans faute, les petits signes cabalistiques des indicateurs : losanges dans le haut des colonnes, traits en zig-zag sur le côté, et même les diaboliques fourchettes et couteaux entrecroisés !). Enfin, notre bon Gilbert ira porter lui-même à bicyclette le télégramme que vous allez rédiger ! Auparavant, je commande le champagne pour le vernissage du portrait de notre belle amie... (Baise-main à Mme Spokowska).

Quelle exécution ! J'en avais honte : nous paraissions ligüés contre le pauvre garçon. Sa femme, je n'en parle pas : elle l'avait bien voulu. Quand il était allé chercher le tableau, elle l'avait suivi et nous avions tous pensé que ce n'était pas pour cacher sa confusion, mais pour reprocher à son mari de s'être si mal défendu. Le Béarnais en avait profité pour me glisser une formule de son cru :

— Ce type-là ? C'est peut-être un baiseur, c'est sûrement pas un homme !

Enfin, le tour de l'Anglaise était venu. J'en avais été informé à l'apéritif, après avoir passé l'après-midi avec Gildas. On l'avait appelée télégraphiquement à Paris, où son fiancé allait incessamment débarquer, et le Béarnais était allé l'accompagner au train de nuit : ils dîneraient ensemble en face de la gare.

— Son fiancé ? avais-je demandé, surpris.

— Mais oui, pourquoi pas ? avait riposté Suzy, avec un sourire acide, qui nous remettait en place, ma candeur et moi. Puis elle avait pris un air faussement pénétré :

— Il est pasteur...

— Pasteur ? (Je voyais bien qu'elle jouait la comédie, mais, après tout, c'était peut-être vrai.)

— ...ou en passe de le devenir.

— En passe ? était intervenu Kratkine, entrant dans le jeu. Pourquoi parler de « passe » ? Je suis certain qu'il l'est déjà !

— Ah ? Il « l'est », déjà ?

Du guignol ! Kratkine et Suzy échangeaient leurs répliques en parfaits cabotins et, tout à coup, stupide, irrésistible, un fou-rire d'écolier m'avait plié en deux. Mme Spokowska s'était mise de la partie après un hennissement précurseur et Kratkine avait fini par se laisser aller... Suzy, elle, affichait une tête de sphinx. Si je n'avais pas tant ri, je crois que l'idée me serait venue qu'elle pourrait, à l'occasion, être méchante.

Le lendemain matin, sous la douche, le Béarnais devait tirer la conclusion logique de ce départ :

— Maintenant que je suis disponible, on va en profiter pour s'aérer un peu. Ce soir, je demande la voiture au patron et on dine à Vannes, en copains; rien que nous deux.

— Chic ! et c'est moi qui t'invite !

— On verra et, si le cœur te dit de tirer une bordée...



Non, nous ne devions pas tirer de bordée, mais faire un trop bon repas et bavarder à cœur ouvert.

Dans le meilleur restaurant de Vannes, nous avons pris une table agréablement située et commandé, avec gourmandise, mets et boissons.

Nous portions, l'un et l'autre, un blazer (vêtement qui se faisait beaucoup à l'époque), à rayures bleues et rouges, le mien, vertes et noires, le sien; une chemise en cellular, à col ouvert (cela se faisait aussi), un pantalon convenable, et j'avais mis mes souliers, afin de ne pas faire honte à mon hôte.

Autour de nous, quelques voyageurs; deux très jolies femmes, médiocrement accompagnées; un couple sympathique; des parents âgés, avec une petite fille mal élevée et un adolescent morne, qui regardait désespérément de notre côté; enfin, une tablée de lieutenants, qui « arrosaient », entre eux, une promotion.

Après le homard Thermidor (j'en mangeais pour la première fois, cela m'avait beaucoup plu), le Béarnais avait dit :

— Il faudra qu'on se voie un peu plus, à Paris. Tu vas m'expliquer comment tu vis, pour voir comment on peut s'arranger.

Je l'avais fait, sans insister sur la médiocrité de ma situation, car je ne voulais pas le gêner en laissant apparaître que le repas que j'entendais lui offrir était sans commune mesure avec mes ressources. A Paris, il serait temps de mettre les choses au point.

Il avait un fameux coup de fourchette, le Béarnais, et buvait, ce soir, sans retenue. A la table de Kratkine, il faisait ordinairement preuve de modération.

Le départ m'avait pourtant paru raisonnable :

— On ne va pas se gâter la bouche avec un anis ou un vermouth. Je propose qu'on attaque le muscadet tout de suite, en guise d'apéro.

Très bien ! Mais la bouteille d'entrée était descendue si vite qu'il en avait fallu une deuxième pour aller au bout du homard. Après, comment ne pas accompagner le tournedos Rossini d'un excellent Bourgogne, chambré à point, sombre, velouté, dont le premier verre m'avait enchanté ?

Par goût, presque autant que par nécessité, je suis plutôt sobre. Au château, la nourriture, laissée — semblait-il — à l'initiative de la cuisinière, était plus abondante que recherchée et les vins, très ordinaires. (Kratkine et Mme Spokowska ne buvaient que de l'eau ou du champagne brut.) J'avais fini par adopter, bien que sucré, l'excellent cidre bouché qui figurait aussi sur la table. Si bien qu'après le deuxième verre de Mercurey (je crois bien que c'était du Mercurey), j'avais senti les lumières vaciller et perdu, peu à peu, toute facilité d'élocution. Mais, auparavant, je m'étais entendu dire, presque involontairement, comme si mon double s'exprimait à ma place :

— Tu dois te demander ce que je fais, quand je disparaiss du château des heures entières ?

— Moi ? peut-être pas; mais, Suzy...

— Elle t'en a parlé ?

— Que non ! C'est pas le genre de la maison. Seulement, depuis six ans qu'on est ensemble, si je commençais pas à la connaître, c'est que je serais vraiment couillon !

Alors, je lui avais parlé de Gildas, du petit train, du soir des phares (« Sans toi, je l'aurais pas revu ! »), de sa santé médiocre, de cette présence aussi fidèle, aussi affectueuse que celle d'un bon chien... Je n'avais pas tout dit, bien sûr, mais il avait compris l'essentiel :

— Ainsi, tu t'es attaché à lui ?

— Oui.

— Et ça va te faire de la peine de le quitter ?

— Dame, sûrement.

Le Béarnais avait hoché la tête, mais sans marquer de blâme :

— Il faudra pourtant bien que tu le quittes un jour. Même si tu restais un peu plus au château...

— Oh ! ça, pas question ! Jamais je ne mendierai comme le peintre. Quel pauvre type !

— Tu peux le dire.

Il m'avait tendu une cigarette, s'était servi, « nous » avait allumés avec un assez beau briquet; il reprit :

— S'il n'y avait que moi, tu pourrais rester, tu t'en doutes. Et, même, je suis sûr qu'au patron, ça lui serait égal : tu es un peu comme mon frangin. Mais il faudrait que ce soit Suzy qui le propose, et ça, elle le fera pas.

— Je ne le lui demanderai pas !

— Tu as raison ! Ça peut pas coller, entre vous, d'aucune façon. Elle ne t'attire pas et elle le sent. Au début, elle a été contente de te faire plaisir; mais il n'en est rien résulté pour elle et ta présence ne peut que l'énerver. Alors, comme toujours avec elle, ce sera « correct et régulier »; mais, pas plus et, surtout, pas un jour de plus. Qu'est-ce que tu as décidé : de partir vendredi soir ou samedi matin ?

— Vendredi soir, dis-je, sans y avoir pensé.

— Vendredi ? Je ne pourrai pas t'accompagner à Vannes.

— Pourvu que tu amènes mes bagages à la gare de Sarzeau, ça ira. « Je ne vais pas me coltiner ça à pincés ! ». Tu te rappelles, mon arrivée ?

Il avait ri.

\*  
\*\*

Ainsi, mon départ était fixé.

En parlant de Gildas, j'avais mal dissimulé mon émotion. J'avais tout à coup pensé à mon petit gars avec une intensité poignante; je l'avais revu comme il était, chaque fois que je venais lui dire que je ne pourrais pas passer ce moment avec lui. Son visage se figeait, ses yeux se détournaient; il allait s'asseoir à l'écart avec un air de chien battu, et je me sentais coupable, méchamment coupable. Je voulais le raisonner; je m'irritais même, parfois, allant jusqu'à lui reprocher de me faire de la peine, par son attitude ! Et je m'en allais, mécontent, navré...

Une fois, il s'était jeté contre moi et j'avais d'abord cru que c'était pour pleurer. Oh non ! c'était une tentative pour me prendre autrement, pour me retenir par ses caresses et j'avais eu beaucoup de mal à me dégager.

— Ah ! tu vois bien que tu en as envie, toi aussi ! Tu vois, tu vois...

Oui, je voyais et je savais aussi ce que je ressentais ! Mais, je l'avais laissé. Le clackson m'appelait, j'avais couru et je m'étais assis, bon dernier, dans la voiture, sous ces paires d'yeux qui m'observaient.

Je frémis en pensant à la tête que je devais faire ! Suzy... Qu'avait-elle bien pu penser ?

\*  
\*\*

Au dessert, je criai grâce et le Béarnais me fit asseoir à côté de lui, sur la banquette :

— Là ! Cale-toi et souffle un peu. Ça passera !

Il eut la délicatesse d'éteindre sa cigarette et d'éloigner le plateau de fromages. Il alla même ouvrir la fenêtre voisine. (Nous étions les derniers dans cette partie de la salle et nul voisin ne nous gênait.)

Revenu à côté de moi, il me fit m'appuyer contre son épaule et desserra ma ceinture. Sa main ouvrit aussi ma chemise et s'appliqua à cru sur mon cœur. Elle ne s'attarda pas, mais j'aimai l'amī-

tié de ce geste. Ainsi, j'étais appuyé sur son épaule musclée comme Gildas l'avait été sur la mienne et le Béarnais m'accordait le même secours que — dans des circonstances, il est vrai, diamétralement opposées — j'avais apporté au petit matelot.

Gildas ! Que j'aurais été heureux s'il s'était trouvé avec nous ! Je sentais, à ce moment, que mon bonheur ne serait complet que si je pouvais avoir mes deux amis : le grand et le petit, le fort et le faible, le premier me donnant ce que j'apportais à l'autre et trouvant auprès de moi un peu de ce que j'en recevais.

Le Béarnais passa, sur mon front et mes tempes, un coin de serviette trempé dans l'eau du seau à glace; puis sa main se glissa de nouveau dans ma poitrine, se retira aussitôt et rajusta sommairement ma chemise.

— Ça va mieux, bien ?

Cependant, pour me faire comprendre que je pouvais rester encore un peu contre lui, de la main qu'il venait d'appuyer sur le seau, il soutint mon menton et ma joue.

J'aurais voulu le remercier. Mais, comment trouver la formule « nature » qui lui dirait, sans gaucherie, ma gratitude ? Une fois de plus, ce fut lui qui me vint en aide :

— Hein, que je fais un bon infirmier ! Je l'ai d'ailleurs été à la fin de la guerre. J'avais suivi une formation de secouriste, dans ma société sportive, avant de partir : ça m'a servi. Brancardier, chauffeur, infirmier, que sais-je ? Le major m'avait à la bonne; il aimait m'avoir avec lui. Quand les « marmites » tombaient, il disait que ça l'aidait à avoir du cran ! Un costaud, pourtant, et un chic type. On s'entendait bien. Il m'a appris beaucoup de choses : pansements, anesthésie, etc. Il aurait voulu me garder avec lui, dans le civil. Sais-tu que j'ai la médaille de sauvetage ? (A vrai dire, elle s'appelle autrement.) Une double noyade, près d'un barrage. Il s'en serait fallu de quelques minutes...

Il avait rallumé une cigarette (« Ça ne te gêne plus ? Bon ! Je t'en donnerai une tout à l'heure, quand on sera dehors ») et, pris d'une inspiration, s'était assis soudain à la place que j'avais laissée, face à la banquette. Il se pencha vers moi, par-dessus la table :

— Vieux Gil, je vais te dire une chose que nous ne sommes que trois à savoir et que tu garderas pour toi, bien qu'au fond elle ne soit pas déshonorante. Oui, trois : le patron, Mme Spokowska et moi. Elle t'expliquera pourquoi, entre Kratkine et moi, c'est bien autre chose que ces questions de coucherie qu'on est allé imaginer.

• Il y a dix ans que je suis entré à son service, et Suzy, six seulement. Ça s'est passé avant Suzy, à un moment où tout allait mal pour lui et où il m'a fallu le tenir à bout de bras pendant des jours; je pourrais presque dire des semaines...

• Tout de suite, j'avais eu de l'amitié pour lui. Un jour, j'ai pu le lui prouver. Quand il a voulu — (ici, le Béarnais fit le geste d'appuyer une arme sur sa tempe) — il s'en est tiré, parce que j'avais vidé le chargeur et j'avais vidé le chargeur, parce que

j'avais prévu le coup. Je te jure que c'est pas un type à raconter ses enquinements à son chauffeur. Mais je le voyais vivre, je le sentais malheureux; j'observais, je comprenais beaucoup de choses. J'avais beau lui tourner le dos, dans la baignole, je savais ce qu'il pensait, où il en était. L'amitié, tu comprends ?

« Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il l'a compris et qu'il l'a pas oublié ! Et, ça, c'est peut-être encore mieux que ce que j'ai fait pour lui.

« Veux-tu que je te dise ? Maintenant qu'il a tout ce qu'il pouvait désirer : succès, argent, honneurs; qu'il invite des ministres à sa table; qu'il a fait venir le Président de la République à son grand gala de l'Opéra, — tu sais ce qu'il fait, quand il a les nerfs en compote, quand il en a marre des uns et des autres ? Il me dit : « Prenez les valises et faites le plein ! ». Alors, je sais qu'on part, qu'on roule, qu'on va n'importe où, qu'on échoue dans une auberge d'Auvergne ou de Normandie, et qu'il n'accepte qu'une tête en face de la sienne : mézigue, mon petit pote ! Et je te jure bien que, ça, ça vaut toutes les coucherles ! »

Il y eut un long silence. Le Béarnais fumait, le regard au loin. Je comprenais qu'il revivait des heures qui avaient été décisives. L'éclairage mettait en valeur son front, son nez inattaquable, tout ce qui, dans son visage, ne vieillirait pas. Sa bouche était charnue, mobile, sensuelle; — attirante, indéniablement. Sous le menton à fossette, le cou était rond, solide; la poitrine, large, musclée. Un instant, j'imaginai, nu, ce corps que je connaissais bien. Comment était-il, à vingt et un ans, à l'âge de Gildas ? Comment aurait-il été en marin ? Tout à coup, l'idée me vint que, si un Béarnais de vingt et un ans s'était offert à moi, comme l'avait fait Gildas, j'aurais... Quelle folie ! Je voulus réagir, dire quelque chose et ce fut pour m'entendre poser une question insane, à laquelle il répondit sans surprise :

— Kratkine ne te tutoie jamais ?

— Il ne tutoie personne, jamais.

Il aspira longuement la fumée, la rejeta en deux fois, me regarda et sourit sans gaieté :

— Moi, je l'ai tutoyé une fois, le jour de... Oui, quand il a ensuite brisé un verre pour se taillader les poignets. Ah ! il en voulait ! Il était livide, avec des yeux de fou... Depuis des jours, il vivait sur les nerfs, il se droguait. Il fallait que ça casse... Je l'avais pris à bras-le-corps, je le tenais, il se débattait ! Alors, sans réfléchir, je lui ai flanqué une de ces paires de gifles et j'ai gueulé : « T'as pas bientôt fini de nous emmerder ? ». Après, j'ai eu peur, peur d'être allé trop fort; — pas de l'avoir engueulé, bien sûr, mais d'avoir frappé comme une brute. Il avait vacillé, le temps que je pense : « Je l'ai tué ! », et puis, il a éclaté en sanglots et j'ai été rassuré. Je l'ai pris contre moi, je l'ai soutenu, bercé; je l'ai fait se coucher. Sans le perdre de vue, j'ai préparé un lait chaud, très sucré, avec un somnifère, et je suis resté près de lui. Au réveil, il y avait moi, et un jus d'orange; et, après, il y a eu encore moi, jusqu'à ce que la machine ait redémarré dans le bon

## SUZY ET GILDAS

sens; oh ! avec des ratés, tu t'en doutes, mais le mécanicien la perdait pas de vue...

Il me vint une question de même force que la précédente :

— Il t'a remercié ?

— Je ne l'aurais pas permis !

Il avait lancé ces mots avec beaucoup d'éclat, mais il sourit presque aussitôt à quelque souvenir et haussa doucement les épaules :

— Tu as donc besoin qu'on te dise merci, toi, pour savoir si tu as fait plaisir ?

\*  
\*\*

J'avais pu parler de mon départ avec quelque détachement, car j'avais décidé, à ce moment, de prolonger mon séjour à Sarzeau.

Oh ! de bien peu, faute d'argent, surtout après avoir réglé l'addition. (Elle avait été salée, bien que le Béarnais eût généreusement pris en charge toutes les boissons et les extras.) Renseignements demandés à l'hôtel de Sarzeau, j'avais juste de quoi payer mes repas pendant une petite semaine, car on ne me consentirait pas le prix de pension.

Pour la chambre, je pourrais trouver asile chez la mère d'un camarade de Gildas, quartier-maître comme lui, avec qui il était apparenté. Elle se contenterait de me faire payer le blanchissage des draps et le petit déjeuner du matin.

Je n'avais rien promis à Gildas, mais le fait de l'associer à mes démarches m'avait engagé à son égard et il y comptait absolument.

Heureux de rester un peu plus, je l'étais aussi de partir du château. J'y souffrais d'une vague inadaptation au genre de vie de mes hôtes et encore plus de la contrainte que je devais m'imposer à cause de Suzy. Elle le sentait sûrement. Comment l'interprétait-elle ? Comme il me tardait de ne plus vivre qu'avec mon petit gars et pour lui !

Ce vendredi, j'avais fait mes adieux, laissant une nouvelle tournée d'invités solidement installée dans la place, et j'étais monté une dernière fois à côté du Béarnais, à l'avant de la Farman, pour porter mes bagages à la gare. J'avais décidé de rester jusqu'à mardi soir ou mercredi matin, au plus tard, et je fus sur le point de le lui dire. Mais, il ne m'avait pas reparlé de Gildas depuis notre diner à Vannes et je ne sais quel doute me retint, quel souci, aussi, de ne pas paraître le rendre complice au dernier moment.

— Tu ne vas pas rigoler, à attendre deux heures le tortillard !

— T'en fais pas : je prends mon billet et je fais un dernier tour dans la lande, vers Suscinio. Mon petit marin m'aidera à charger tout ça. Après, je me débrouillerai.

J'avais encore espéré qu'il réagirait aux mots « petit marin », mais il avait autre chose en tête et ses adieux furent aussi brefs que sa poignée de main énergique :

— Alors, à Paris ! Ciao !

— Ciao ! A Paris !

Le Béarnais parti, Gildas était apparu et nous avions chargé mon matériel sur la brouette qu'il avait amenée, pour le conduire, un peu en dehors de Sarzeau, à ma nouvelle demeure.

(A suivre.)

YVES CERNY.

## LIVRES NOUVEAUX - LIVRES ANCIENS

### ALEXIS, ou LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT

de

MARGUERITE YOURCENAR

Avant que l'empereur Hadrien lui eût confié la rédaction de ses *Mémoires* (1), Mme Marguerite Yourcenar avait déjà abordé, avec le tact et l'intelligence qui sont les siens depuis l'origine de sa carrière littéraire, les délicats domaines des amours masculines.

*Le Coup de grâce*, publié en 1939, a donné lieu ici même à un très pertinent compte rendu de Jean Ledoyen (2), mais *Alexis, ou le Traité du vain combat*, n'a été qu'à peine signalé en nos pages (3).

Mme Yourcenar, lorsqu'elle écrivit *Alexis*, était une très jeune femme; et je ne m'étonne point que le sujet en soit non pas tant l'étude de la nature particulière du héros, Alexis de Géra, que celle de son mariage avec la trop parfaite Monique. Il s'agit là, au reste, d'un thème que l'auteur a repris, dix années plus tard, dans le *Coup de grâce* : celui de l'infranchissable barrière que pose entre un homme et une femme l'absence de désir de la part de l'un d'eux. Mais Eric — le héros du *Coup de grâce* — pousse l'indifférence envers Sophie jusqu'à une sorte de haine, et — réalisant à la lettre la phrase d'Oscar Wilde « tout homme tue ce qu'il aime » — jusqu'à la mort de la malheureuse; tandis qu'Alexis, lui, restera jusqu'au bout inquiet, scrupuleux et désolé, et déchiré de ne pouvoir rendre heureuse celle qu'il affectionne de tout son cœur, mais que sa nature lui interdit d'aimer.

*Alexis* est écrit, comme le *Coup de grâce*, comme aussi les *Mémoires d'Hadrien*, à la première personne : ce que Mme Yourcenar appelle « le portrait d'une voix ». Le style en est exquis, raffiné et subtil, avec çà et là de menues préciosités à quoi se reconnaît l'influence de Gide et aussi le fait que le héros est un étranger dont le français est une acquisition scolaire.

Quant au caractère d'Alexis, il est étudié avec une discrétion et une délicatesse qui n'ont point vieilli; il « garde et gardera sans doute son intérêt humain tant que le monde des faits sensibles

---

(1) Cf. *Arcadie*, n° 31-32, juillet-août 1956, p. 58-62.

(2) *Arcadie*, n° 28, avril 1956, p. 63-64.

(3) Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le Traité du vain combat*, 1<sup>re</sup> éd. 1929 (éd. Au sans pareil), 2<sup>e</sup> éd. 1953 (Plon). En vente à *Arcadie* (300 F).

demeurera d'accès difficile, barré de préjugés, dont les plus dangereux sont peut-être ceux du langage », comme dit l'auteur elle-même dans la préface de l'édition de 1953. Alexis est un être d'élite, artiste et aristocrate, mais que ses scrupules même et son ivresse d'introspection empêchent d'évoluer sans heurts; et lorsque sa vieille amie la princesse de Mainau le fiance, presque malgré lui, à l'exquise Française Monique Thiébaud, il ne sait lui-même pas au juste si c'est par lâcheté ou par désir sincère de se « normaliser » qu'il se laisse épouser. Bien entendu, son goût des garçons le reprendra bientôt et il assistera, navré et impuissant, à l'écroulement de son rêve impossible et — pis encore — à la ruine du bonheur de sa jeune femme.

Quiconque a lu les *Mémoires d'Hadrien* se doit de lire *Alexis*. Quiconque a essayé de mener contre soi ce vain combat sans lequel il n'est pas de destinée accomplie se reconnaîtra dans ce livre. Quiconque est lecteur d'*Arcadie* s'y retrouvera chez lui — ou sinon, je le plains sincèrement.

MARC DANIEL.

---

---

## CES PRINCES

de

CATHERINE GUERARD

« Récit », plutôt que « roman », *Ces princes*, de Catherine Guérard, s'insère dans une lignée traditionnelle essentiellement française, celle de la nouvelle psychologique (1); et je dois dire qu'il y prend place avec bonheur.

Je pense à la *Princesse de Clèves* et à *Madame de*. Comme l'une et l'autre de ces deux nouvelles, *Ces Princes* possède la concision, l'élégance un peu précieuse, le raccourci, et cette « fine pointe » d'analyse à quoi l'on reconnaît les véritables amateurs de dissection d'âmes. Ce n'est point hasard, sans doute, si, de part et d'autre, nous trouvons des femmes pour auteurs : Mme de La Fayette, Louise de Vilmorin, Catherine Guérard. Ce goût du minutieux — je ne dis pas du *petit* — me paraît essentiellement féminin et *A la recherche du Temps perdu*, ce roman fleuve rédigé à la façon d'une nouvelle, n'infirmera pas cette opinion.

J'avoue que précisément le sujet de *Ces princes* me paraît un peu surprenant de la part d'une femme; surprenant et encourageant. Il y avait déjà Marguerite Yourcenar et *Alexis*, Madeleine

---

(1) Catherine Guérard, *Ces princes*, Paris, La Table ronde, 1955. 142 p. 800 F. En vente à *Arcadie*.

Sabine et *On ne brûle pas l'eau*, Françoise Fabert et *Pianissimo*; cette fois, c'est l'histoire de l'amour entre un général « d'âge moyen » et un jeune polytechnicien aimable et désœuvré. Ce qui prouve que les sentiments de l'homme pour l'homme ne sont plus littérairement parlant, exclusivement réservés aux hommes; et à ce titre *Ces princes* doit être considéré comme une date nouvelle dans la conquête des lettres par la franchise et la vérité.

« Prince : celui qui possède une souveraineté. » Tel est l'épigraphe que l'auteur a placé en tête de son récit et qui en donne la clef; le général et Antoine sont des princes, parce qu'ils règnent sur un monde d'absolu et de perfection dont la logique fatale les mènera, à la fin, jusqu'à la mort. Leur univers est à la fois brûlant comme la flamme du soleil et pur comme le diamant, depuis les plaisirs (« celui que peut donner une rangée de cyprès sur le faite d'une colline, ... celui que peut être une étreinte dans un recoin d'église déserte ») jusqu'aux angoisses de la catastrophe finale.

L'amour de ces deux êtres est étudié par Catherine Guérard avec beaucoup de pénétration de façon très classique. Elle a su éviter ce qui était peut-être l'écueil le plus redoutable et le moins apparent de son entreprise : la trop grande perfection de ses héros qui leur eût ôté leur vérité humaine. Le général reste un homme vieillissant et que son amour rend faible devant son ami, et il ne nous est pas dissimulé qu'Antoine est un garçon paresseux qui fuit les responsabilités, et même un peu lâche.

Ce n'est pas, en définitive, une œuvre grandiose et capable de soulever les foules; c'est une liqueur exquise dont l'arôme n'est destiné qu'aux amateurs cholsis.

J'aimerais, pour ma part, voir d'autres récits de Catherine Guérard, et je relirai *Ces princes*.

MARC DANIEL.

---

---

## « LA MISE A MORT »

de

JACQUES ROBICHON (1)

Après la lecture du roman de Robichon, *La mise à mort*, il est permis de se demander si le héros du livre, Tardy, tyran, plus que père de famille, veuf, quadragénaire, gros colon de l'Oranais, n'est pas un monstre. Sa haine grandissante de la femme, il l'assouvit sur sa jeune bru, Camille, qu'il précipite dans la tombe.

---

(1) Julliard, 275 pages, 390 F.

On meurt beaucoup dans ce livre, beaucoup trop. Seuls Tardy et son petit-fils nouveau-né survivent : ainsi luit tout de même dans le roman une faible promesse de vie et de réconciliation entre les êtres. Pourtant, chez Tardy, la haine de la femme s'exaspère et se dévoile à mesure que son amour pour son énigmatique ami, Marco, le ravage et l'obsède. Marco n'est qu'un jeune et bel animal, insaisissable, d'autant plus désirable qu'il parvient à se rendre incompréhensible, soit sottise, soit calcul. Mais que survienne la mort accidentelle de Marco et la haine de Tardy pour sa bru ne connaîtra plus de bornes : elle tuera Camille.

Voilà un roman plutôt sombre. Il nous tomberait des mains s'il ne jetait parfois quelque lumière sur des sentiments qui sommelent plus ou moins en nous et que nous traduisons souvent sous des formes très inattendues, fût-ce par exemple, celle de la plus « exquise » amabilité — trop recherchée pour être sincère — que certains cultivent vis-à-vis de la femme.

CLAUDE DIETER.

---

---

## THÉÂTRE

### LES MALHEURS DE SAPHO (1)

Rien dans les livres saints ne condamne, je crois bien, l'inversion féminine ni même masculine si elle reste passive. La morale de ce petit peuple, errant dans le désert, dont les tables de la loi sont encore curieusement à la base de notre civilisation ne tendait qu'à la reproduction intensive de l'espèce pour défendre son espace vital. La condamnation frappe seulement celui qui se sert d'un homme comme d'une femme et non le contraire. C'est pourquoi les ouvrages qui, au cours des siècles, ont peint les complaisances des femmes entre elles ont été digérés plus facilement par le grand public et la critique si prompt à le suivre. A cet égard, *Une femme est née*, la pièce de Jaime Silas, adaptée par Paul Mourousy, pouvait prétendre à l'indulgence des grands journaux. Il n'en a rien été. La pièce pourtant repose sur le fameux triangle cher au théâtre de boulevard : le mari, la femme et l'amant mais elle est couronnée par la figure de Claude que, d'abord, les deux hommes, unis dans le malheur comme, d'ailleurs dans l'adultère, prennent pour un rival et qui est la tendre amie de celle qu'ils se partagent.

C'est une nouvelle version de *La Parisienne* qui fut elle-même si maltraitée en son temps. Elle est conduite avec habileté par

---

(1) Théâtre de la Potinière, Paris.

l'auteur et l'adaptateur et a paru plaire au public sorti enfin de son ornière. Dans cette revue anticonformiste, il est plus intéressant, je pense, d'éclairer les rapports d'une critique obligée à des normes déjà dépassées, avec des pièces qui dérangent son confort intellectuel et les consignes reçues que de rendre compte de la pièce elle-même dont il importe de dire, pourtant, qu'elle est réussie non pas parce qu'elle caresse à rebrousse-poil le public mais parce qu'elle analyse admirablement les raisons qu'ont les femmes de s'aimer et de se comprendre quand les hommes ne sont pas en jeu. La complicité de cet univers des femmes, les garçons qui ne les aiment pas ont, du reste, moins de peine à la comprendre que les autres. Le parti des cravates, comme je les appelle dans *Le monde inversé*, vit, dans la pièce de M. Silas, sous un éclairage des plus intimes. Personnellement, je n'ai jamais compris l'indifférence des femmes pour les hommes. Rien ne m'est plus étranger qu'une femme qui ne les aime pas. Aucun dialogue entre elle et moi. A peine un bavardage mais quelle justification ! Comme je l'écrivais, Sapho, c'est la potiche de droite qui assure la symétrie sur la cheminée, avec celle de gauche représentant un berger d'Arcadie, le milieu étant occupé par le baiser de Rodin qui reste pour moi, et pour des raisons trop longues à expliquer ici, un motif d'excitation.

Ce que j'aime aussi dans la pièce de Jaime Silas que J. H. Duval a mise en scène et interprète avec beaucoup d'esprit, c'est son dévouement. Le quatuor n'arrivant pas à l'accord parfait, c'est Claude qui s'en détache et regagne son épyrée laissant les autres dans une nostalgique rêverie. Dépêchez-vous d'aller à La Potinière. Dans quelques semaines, à cause du tollé de la grande presse d'information, les petites femmes seront revenues et tout rentrera dans l'ordre.

Le piquant, c'est que Bourdet avait, lui, réussi à faire admettre le personnage de *La Prisonnière* à la critique. C'était, pourtant, sa seule mauvaise pièce. Elle fait rire aujourd'hui alors qu'elle faisait pleurer il y a vingt ans. Elle reposait sur une erreur fondamentale : aucun homme ne prend au tragique les bontés de la femme qu'il aime pour une autre femme et même il s'excite fort à la pensée de les voir toutes deux dans son lit afin de pimenter le ragout conjugal. Le héros de Bourdet se trainait par terre de désespoir et en mourait. C'était mal observé et très extérieur. Qu'en pense le parti des cravates ? On me dira qu'Albertine fait souffrir Marcel Proust quand il la soupçonne de s'étendre à côté d'Andrée. Cette jalousie intermittente n'est qu'un entr'acte dans l'espionnage mondain de Marcel collé à l'hôtel de Guermantes comme un poulepe et, d'autre part, il est difficile de prétendre qu'Albertine ne fût pas un garçon laitier de seize ans puisque, plus tard, le narrateur raconte que le préfet de police le fait amicalement appeler pour le mettre en garde contre la fréquentation trop assidue de jeunes filles un peu trop jeunes, ce qui prouve que le camouflage provocque quelquefois des effets comiques.

ANDRÉ DU DOGNON.

## BIBLIOGRAPHIE (suite)

---

- RF BOURGET (Paul) : *Un crime d'amour* (Alphonse Lemerre, 1886).
- ET BOUVIER (Pierre) : *Les décisions du Saint Siège et le devoir des confesseurs, circa abusum matrimonii* (Letouzey et Ané, 1925).
- RP BOX (Edgar) : *La mort en cinquième position* (Presses de la Cité, 1953).
- BI BRANSIET (Maurice) : *La vie et les amours tourmentés de Sacher Masoch* (Quignon, 1904).
- RE BREITBACH (Josef) : *Rival et rivale* (Gallimard, 1936).
- RF BRENNER (Jacques) : *L'atelier du photographe* (Julliard, 1954).
- RF BRESSAULT (François de) : *La maison de granit* (Gallimard, 1953).
- ET BRIAND (Charles) : *Le secret de Marcel Proust* (Henri Le-febvre, 1950).
- RF — *Marco* (Les lettres libres, 1954).
- RP BRISSAUD (Jacques) et BECHADE-LABARTHE (Jean) : *L'énigmatique Barataud* (H. Lanson, 1947).
- RE BROSSARD (Chandler) : *Les vaillants saboteurs* (Gallimard, 1955).
- RE BURNS (John Horne) : *On meurt toujours seul* (La Table Ronde, 1949).
- RE — *Le diable au collège* (La Table Ronde, 1951).
- RF BUSSON (Jean) : *Fort des sables* (Editions de la Vigie, 1948).
- RF — *Que passe le vent d'avril* (Editions du Lys, 1950).
- RE CAIN (James M.) : *Sérénade* (Gallimard, 1954).
- BI CALLIAS (Suzanne de) : *L'étrange passion de Junot, duc d'Abrantès* (Mistral, 1956).
- PO CALLIMAQUE : *Epigrammes* (Garnier Frères, 1933).
- ET CANLER : *Mémoires* (F. Roy, 1882).
- RE CAPOTE (Truman) : *Les domaines hantés* (Gallimard, 1949).
- RF CARCO (Francis) : *L'amour vénal* (Albin Michel, 1927).
- RF — *Images cachées* (Albin Michel, 1929).
- RF — *La lumière noire* (Albin Michel, 1934).
- ET — *Les hommes en cage* (Albin Michel, 1936).
- RF — *Jésus-la-Caille* (Calmann-Lévy, 1947).
- BI — *Verlaine, poète maudit* (Albin Michel, 1948).
- RF CARIGUEL (Claude) : *S.* (Flammarion, 1953).
- RF — *Hollywood* (Flammarion, 1956).
- RF — *Les danseurs* (Flammarion, 1956).

- SC CARPENTER (Edward) : *L'avènement de l'amour* (L'art indépendant, 1917).
- SC — *De l'amour homogénique et de sa place dans une société libre* (Société nouvelle, 1918).
- RF CASTANIER (Prosper) : *Les amants de Lesbos* (L. Borel, 1900).
- RF CASTREES (René de) : *Monsieur de Gerland* (Jean Vigneau, 1947).
- PO CATULLE : *Poésies* (J. Tallandier, 1908).
- SC CAUFEYNON (Dr) : *La perversion sexuelle* (Librairie artistique, 1898).
- SC — *L'homosexualité chez l'homme et chez la femme* (Librairie artistique, 1899).
- SC — *L'amour lesbien* (Librairie artistique, 1900).
- SC — *Les vices féminins* (Librairie artistique, 1900).
- SC — *La masturbation chez la femme* (Librairie artistique, 1901).
- SC — *L'amour chez les animaux* (Bibliothèque populaire des sciences médicale,s 1902).
- SC — *Histoire de l'homme au point de vue sexuel* (Société parisienne d'édition, 1904).
- RF CELLY (Raoul) : *Un ami pour rien* (Edmond Charlot, 1946).
- RF CENDRIEUX (Jehan) : *Le prophète androgyne* (Editions d'Extrême-Asie, Saïgon, 1929).
- SC CERF (Docteur Léon) : *Les indécisions du sexe* (Editions de France, 1940).
- RF CHAAMBA (Abdallah) : *Le vieillard et l'enfant* (Editions de Minuit, 1954).
- RF CHALAIS (François) : *Avant le déluge* (Gallimard, 1954).
- RF CHARLES-ETIENNE : *Léon, dit Léonie* (Librairie des Lettres, 1922).
- RF — *La bouche fardée* (Editions Curio, 1926).
- RF — *Les épices libertines* (Editions Curio, 1926).
- RF — *Les désexués* (Editions Curio, 1928).
- RF — *La nuit perverse* (Editions Curio, 1928).
- RF — *Le bal des folles* (Editions Curio, 1930).
- RF — *Nuits d'altesse* (Editions Curio, 1933).
- RF — *Notre-Dame de Lesbos* (Editions Curio, 1933).
- RF — *Sous le fouet* (Editions Curio, 1933).
- RF — *Inassouvie* (Editions Curio, 1934).

- RF — *Manon l'ortie* (Editions Curio, 1934).
- RF — *L'homme aux sept voluptés* (Editions Curio, 1934).
- RF CHARLES-ETIENNE et NORTAL (Albert) : *Les adolescents passionnés* (Editions Curio, 1927).
- RF CHARLES-ETIENNE et NORTAL (Albert) : *L'hermaphrodite* (Editions Curio, 1929).
- RF CHERVEIX (Docteur J. de) : *Amour inverti* (L. Chaubard, 1901).
- ET CHEVALIER (Docteur) : *Aberrations de l'instinct sexuel aux points de vue ethnographique, historique et social* (Paris, 1905).
- BI CHOISY (L. F.) : *Oscar Wilde* (Perrin, 1927).
- ET CHOISY (Maryse) : *Un mois chez les hommes* (Editions de France, 1929).
- ET — *L'amour dans les prisons* (Montaigne, 1930).
- ET — *Problèmes sexuels de l'adolescence* (Montaigne, 1954).
- RF CIANTAR (Maurice) : *Jacques Vorageolles* (La nouvelle Edition, 1947).
- RF — *La mongolique* (Gallimard, 1949).
- RF — *Et qu'on n'en parle plus* (La nouvelle Edition, 1952).
- TH CLAUDEL (Paul) : *Tête d'or* (Mercure de France, 1929).
- RF CLEBERT (Jean-Paul) : *Paris insolite* (Denoël, 1953).
- RF — *Le blockaus* (Denoël, 1955).
- ET — *La prostitution masculine* (Problèmes, 1955).
- RF CLOT (René J.) : *Le poil de la bête* (Gallimard, 1951).
- RE COCCIOLI (Carlo) : *La difficile espérance* (Editions du Rocher, 1949).
- RE — *Le ciel et la terre* (Plon, 1951).
- RE — *Fabrizio Lupo* (La Table Ronde, 1952).
- RE — *La petite vallée du Bon Dieu* (Editions du Rocher, 1954).
- RF COCTEAU (Jean) : *Les enfants terribles* (Arthème Fayard, 1953).
- ET COFFIGNON (Cl.) : *La corruption à Paris*.
- ET COGLAY (Michel du) : *Chez les mauvais garçons* (Raoul Saillard, 1937).
- ET — *Sous le col bleu* (Raoul Saillard, 1937).
- RF COINCOIN (Valentine de) : *L'homme, cet ingénu* (Editions de France, 1956).

(A suivre.)

## AU COURS DE L'ANNÉE 1956

### ARCADIE A PUBLIÉ

Roger PEYREFITTE : Un chapitre inédit du roman *Les clés de Saint Pierre*.

Professeur MARIOTTI : Néophilie (n° 25, 26).

André du DOGNON : Relever la tête (n° 25), un chapitre inédit de son prochain roman *Le bel Age* (n° 35).

Simone MARIGNY : Psychose (n° 27). Des différentes manières de traiter l'homophilie dans la littérature contemporaine (n° 30 n° 31). Echos (n° 33).

Lucien FARRE : Homophile et équilibre de la nature (n° 26). D'une conception ontogénique de la sexualité (n° 31).

Marc DANIEL : Le grand maître (n° 25). Les rapides du Zambèze (n° 28). — A propos des Mémoires d'Hadrien (n° 31). La chance d'être homosexuel (n° 34, 35). Hommes du grand siècle (n° 36).

Serge TALBOT : Le traumatisme de la naissance (n° 27). Psychiatrie et catholicisme (n° 27). — Le complexe de castration (n° 28). Du désespoir à la répétition (n° 29). Le narcissisme (n° 30). L'efflorescence du mâle (n° 34). A. Kinsey (n° 35). L'hermaphrodisme (n° 35). Schopenhauer et le problème de l'homosexualité (n° 36).

Des études sur : Pierre Loti (n° 29, 31, 33, 34); l'homophilie en Egypte (n° 25); la Suisse (n° 34); le Droit français (n° 25, 27, 29, 35); Balzac (n° 27); Rodrigue Borgia (n° 28); Jeunes proies (n° 30); Géricault (n° 33 et 35); la valeur religieuse de l'homophilie chez les primitifs (n° 36).

Des éditoriaux dans chaque numéro à propos des événements importants, ou prise de position (ex. : la prostitution, les crimes homophiles, etc...).

De très nombreuses critiques sur tous les livres, films, pièces de théâtre, expositions de peinture, etc...

Des poèmes anciens et modernes. Des études sur l'amour grec.

Des nouvelles : de BRESSAULT, André GOUDIN, Yves CERNY, M. DODE.

Dans la *Table analytique* des années 1954, 1955, 1956, vous trouverez la liste de tous les articles publiés par *Arcadie* (prix : 260 F).

5 numéros de 1954 : 700 F — 5 numéros de 1955 : 800 F  
(port compris)

Tous les numéros de 1956 sont encore disponibles  
(au total : 780 pages)

Un numéro : France, Italie : 235 F - Etranger : 300 F  
(port compris - envoi sous pli fermé)

Alexis CURVERS

TEMPO DI ROMA

Edition R. Laffont

355 pages - 750 F

---

HOMOSEXUALS TODAY 1956

*Tableau complet de toutes les réalisations et  
de toutes les activités des associations homo-  
philes du monde.*

— 1 150 F —

---

*Les derniers ouvrages parus :*

Didier GERVAL : *L'âge des gestes.* 420 F.

Yves SALGUES : *James Dean.* 660 F.

Yves SALGUES : *Un ange américain.* 640 F.

André TABET : *Sentinelle et Jasmin.* 570 F.

André du DOGNON : *Le bel âge.* 585 F.

Jean POMMARES : *La respiration avant de partir.* 700 F.

*Le Procès récent de l'affaire Sade.* 750 F.

*Pierre*

*vous attend sur la butte au*

## **COUP DE FREIN**

Désormais 88, rue Lepic — PARIS XVIII<sup>e</sup>

MONtmartre 77-80

de 18 heures à l'aube

FERMÉ LE MARDI

RESTAURANT LA BONNE TABLE

**CHEZ CHARLY**

*Le Rendez-vous des Amis de tous les Pays*

9, rue d'Argenteuil — PARIS 1<sup>er</sup>

*Métro : Palais-Royal - Pyramides*

RIC. 90-07

SES MENUS TOURISTIQUES A DES PRIX RAISONNABLES  
OU A LA CARTE AVEC SES SPÉCIALITÉS D'ALSACE

*Ouverture chaque jour midi et soir sauf mercredi*

*English Spoken*

*Man Spricht Deutsch*

**PEINTURE - RAVALEMENT - VITRERIE  
DÉCORATION - PAPIERS PEINTS**

**ENTREPRISE CHARMONT**

17, rue Molière - PARIS-1<sup>er</sup>

RIC. 97-34

*(en cas d'absence téléphoner entre 19 et 20 h :  
MAR. 23-98)*

RÉFÉRENCES DE PREMIER ORDRE